

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

QUARANTE-SEPTIÈME ANNÉE

PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DROUOT, 2

—
1879

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

QUARANTE-SEPTIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DROUOT.

1873

TABLE

DU QUARANTE-SEPTIÈME VOLUME

INSTRUCTION.

HISTOIRE ET ROMANS. — *Marguerite de Valois*, par Mlle A. Urbain, p. 1, 29 et 57. — *Agrippa d'Aubigné*, p. 169, 197 et 225. — *Eudocie et Eudoxie*, par Mme Bourdon, p. 85. — *Jean Sobieski*, par Mme Bourdon, p. 113. — *Labruyère*, par Mme Bourdon, p. 141. — *Les deux Chénier*, par Mme Bourdon, p. 253. — *Le Comte de Bourbon*, par Mme Bourdon, p. 291. — *La mère, la femme et la sœur de Richard Cœur de Lion*, p. 309.

BIBLIOGRAPHIE.

Fables, par M. le marquis de Ségur, p. 6. — *L'art de la lecture*, par E. Legouvé, p. 7. — *La mare aux chausseurs*, par Mme de Stolz, p. 8. — *Histoire abrégée des Beaux-Arts*, par Félix Clément, p. 33. — *Le lis de Bruges*, par Mlle Marthe Lachèze, p. 34. — *Sous les lilas*, par Mme Bourdon, p. 34. — *Le livre de famille*, par Ch. de Ribba, p. 62. — *Les femmes dans la société chrétiennes*, par A. Dantier, p. 63. — *L'étoile filante*, par Michel Aubray, p. 64. — *Ouvrages d'Henri Gréville*, p. 88. — *Le directeur des catéchismes*, par M. l'abbé Turcan, p. 89. — *Marguerite de Noyes*, par Mlle de La Fonderaye, p. 89. — *Réminiscences*, par Mme Craven, p. 117. — *Les pervenches*, poésies par G. Gourdon, p. 119. — *Le secret de Laurent*, par Mme de Stolz, p. 119. — *L'art de parler*, par Antonia Rondelet, p. 119. — *L'art chrétien*, par M. Rio, p. 144. — *Journal de Mlle d'Arvers*, par Toru-Dutt, p. 145. — *Deux mois loin de Paris*, par Mme D. de Boden, p. 146. — *Études et notices historiques*, par Mme Bourdon, p. 146. — *Impressions de voyage et d'art*, poésies par Mme Alphonsine Baudet, p. 175. — *La fille au vautour*, par Mme de Hellerin, p. 176. — *La légende des âmes*, par E. Alcan, p. 177. — *La mosaïque des Ecoles*, par Louis Collas, p. 177. — *Suzanne Fleming*, par M. Bell, p. 192. — *La petite promise*, par Isabelle Franc, p. 203. — *Cœurs vaillants*, par Mme Raoul de Navery, p. 203. — *Kate*, par Mme Maryan, p. 203. — *De Marseille à Sang-Hai et Yedo*, par Mme D. F., p. 230. — *Histoire d'une famille noble*, par Mlle A. des Echerolles, p. 257. — *Rosette*, par Mlle Charlotte Marville, p. 258. — *Les femmes philosophes*, par M. de Lescure, p. 284. — *Histoire naturelle en action*, par le marquis de Cherville, p. 285. — *La promesse de Marcelle*, par Michel Aubray, p. 285. — *La plante dans les appartements*, par A. de la Blanchère, p. 311. — *La Sainte-Vierge*, par M. Rohault de Fleury, p. 312.

ÉDUCATION.

Conseils par Mme Bourdon : *A une jeune fille pauvre*, p. 8. — *Le faste chez les enfants*, p. 64. — *Une vertu de l'ancien régime*, p. 120. — *Situations difficiles*, p. 177. — *Les plaisirs*, p. 232. — *La Correspondance*, p. 285. — *Un rêve accompli*, par Mme Bourdon, p. 19, 37, 69, 92, 125, 154, 178 et 204. — *La reine Mab*, par Mme T. B., p. 114. — *Voyages à travers les mots*, par Ch. Rozan : *Les instruments de la langue*, p. 35, 66 et 90. — *Hermine*, par Mme Maréchal, p. 41, 74 et 97. — *La pièce d'or*, tiré de l'anglais par T. B., p. 103 et 121. — *La Nièce de l'oncle Abel*, par Mme Bourrotte, p. 130, 159, 183, 207, 233, et 266. — *Un épilogue à la guerre des Deux Roses*, par Mlle Emilie Carpentier, p. 147. — *Le siège de vérité*,

par G. D. p. 242 et 259. — *Semence et moisson*, par Mme de Stolz, p. 270 et 287. — *Le dernier des Lignes-courts*, par Mme Bourdon, p. 296. — *Le Tour du lac*, par Michel Aubray, p. 313. — *Renée*, par J. K., p. 326.

POÉSIES.

Légende, par F. Coppée, p. 23. — *La ferme*, par M. Charot, p. 51. — *Les fleurs*, par H. Audeval, p. 108. — *La Vallée*, par A. Millien, p. 136. — *Pour les pauvres, s'il vous plaît*, par Mme M. Bourrotte, p. 163. — *La palme de Satan*, par Alphonse Baudouin, p. 190. — *La mignonne du tonnelier*, par E. D., p. 218. — *Mon pays*, par Mlle Z. Stievenard, p. 247. — *L'ami*, par Mlle A. Coupey, p. 275. — *A des enfants*, par L. de Vauzelles, p. 332.

REVUE MUSICALE.

Par Mlle Marie Lassaveur.

Les amants de Véronne, p. 24. — Dernier souvenir du Théâtre Italien. — *Noëce de Fernande*, *Suzanne*, opéras-comiques. — *La reine Berthe*, grand opéra. — Festival de l'Hippodrome. — *Le Paradis perdu*, *le Tasse*, *Judith*. — *Mémoires nouvelles*, p. 52. — *Le Premier Mars*. — *Compositions modernes*, p. 80. — *Etienne Marcel*, grand opéra. — *La Zingarella*. — *Le pain bis*, p. 108. — Le carnaval. — Les fêtes religieuses, leur influence sur l'âme. — *Musique profane : La courte échelle*. — Séance annuelle dirigée par M. Guillot de Saint-Bris, p. 137. — Festival de Berlioz à l'Hippodrome, p. 163. — Festival de Gounod au Trocadéro. — 1^{re} représentation de la *Sonnambula* à l'hôtel de Lusignan. — Concerts de Mme Lafaix-Gontié, p. 191. — Les concerts de la nature. — Concerts populaires d'orgue. — 2^{me} représentation de la *Sonnambula*. — Soirées. — Une page de Mendelssohn, p. 219. — Un piano fantastique. — Les concerts d'orgue au Trocadéro, p. 247. — De la lecture musicale. — Causerie sur la nécessité du solfège dans l'éducation musicale, p. 276. — Mort de Mme F. Mouvielle, célèbre professeur de chant à Lyon, p. 304. — Théâtres, concerts au Trocadéro. — Un quadrille de chasse, p. 333.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Charlotte russe. — Oranges glacées, p. 24. — *Gigot aux truffes*. — Œufs au lait à l'orange, p. 52. — *Gâteau français*. — Formule pour faire le thé, p. 79. — *Gelée à l'anisette et au kirsch*. — *Filet de bœuf sauce chevreuil*, p. 136. — *Potage aux œufs*. — *Pommes de terre soufflées*. — *Melons confits*, p. 162. — *Sauce au vin de madère*. — *Soles à la Dieppoise*. — *Salade d'artichauts*, p. 189. — *Salade de légumes*. — *Carpe en ragout*. — *Gigot braisé*, p. 217. — *Pain de foie à la gelée*. — *Filet de bœuf farci*, p. 246. — *Timbale de macaroni*. — *Riz à la vanille*, p. 275. — *Brochette de foies*. — *Restes de volaille*. — *Noix de veau mariné*, p. 304. — *Grives à la Flamande*. — *Poires au riz*. — Recette pour attendrir une vieille poule, p. 332.

CORRESPONDANCE.

Pages 25, 54, 81, 110, 138, 165, 193, 221, 249, 277, 306 et 334.

MOSAIQUES ET DEVINETTES.

Pages 28, 56, 83 et 84, 112, 140, 168, 196, 224, 252, 280, 302 et 331.

REBUS

Dessinés par G. Levert et gravés par Mlle Gilbert.

L'espérance est la fortune du malheureux, p. 28. — Il faut prendre le temps comme il vient, p. 56. — Mieux vaut soigner sa santé que sa maladie, p. 84. — Qui sème l'injustice récoltera l'aversion, p. 112. — L'orage déracine le chêne et pas le roseau, p. 140. — La conscience est un tribunal sans appel, p. 168. — La résolution double la force, p. 196. — La brebis ne s'engraisse pas à la vue du loup, p. 224. — Il est plus facile de changer que de trouver mieux, p. 252. — Que votre cœur ne se laisse pas aller à l'abattement, p. 280. — Quand on quitte un maréchal, il faut payer les vieux fers, p. 308. — Les riches font leur paradis en ce monde.

MUSIQUE.

AVRIL. — *Pavane*, par Mlle H. Wild.
JUILLET. — *Histoire d'une fleur*, poésie de Lamar-tine, musique de Luigi Bordèse.

OCTOBRE. — *La vallée de Chevreuse*, suite de valse, par Mlle H. Wild.

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE.

JANVIER. — PLANCHE I. — *Grande planche recto et verso* : — Polonoise, page 8 (cahier de janvier). — Corsage décolleté 1^{re} toilette (gravure n° 4188). — Gilet de flanelle, Pelisse de baby, Brassière soutachée, Gilet de flanelle décolleté, page 7 (cahier de janvier).

FÉVRIER. — PLANCHE II. — *Grande planche* : — Demi-saison, patron orné, page 2 (cahier de février).

MARS. — PATRON COUPÉ : — Corsage, page 8, (cahier de mars).

AVRIL. — PLANCHE IV. — *Grande planche recto et verso* : Visite, 1^{re} toilette, Mantelet 2^e toilette, Jaquette Georgina, 9^e toilette (gravure n° 4201). — Corsage et jupe de fillette, 3^e toilette, Polonoise de petite fille 5^e toilette, Veste et pantalon pour petit garçon, 1^{re} toilette (gravure n° 4201 bis).

MAL. — PLANCHE V. — *Petite planche recto et verso* : — Corsage première communiant 2^e et 3^e toilettes, page 1 (cahier de mai). — Robe pour petite fille (gravure n° 4205). — Corsage décolleté, toilette de réunion pour jeune fille. — Blouse à revers costume de petit garçon, (page 8 cahier de mai).

PATRON COUPÉ : Corsage-paniers, page 5 (même cahier).

JUIN. — PLANCHE VI. — Costume de bain, page 2. — Parure en toile, page 7. — Parure en mousseline, page 7. — Pantalon pour fillette, page 7. — Robe pour enfant, page 7. — Corset pour enfant, page 2 (cahier de juin).

JUILLET. — PLANCHE VII. — *Grande planche recto et verso*, LAYETTE : — Lit portatif. — Pelisse. — Robe de baptême. — Cache-langes. — Robe de nuit. — Jackson. — Jupon de flanelle. — Capote à bavolet. — Capote à fond plissé, (page 6 cahier de juillet). — Capeline. — Bonnet de baptême. — Bonnet de jour. — Bonnet du matin. — Bonnet de nuit. — Béguin. — Bavoir rond. — Bavoir carré. — Sangle anglaise. — Pardessus à manches. — Chemise. — Chemise anglaise. — Brassière montante. — Brassière décolletée. — Botte. — Chausson. — Soulier à barrettes. — Fichu croisé. — Fichu à revers. — Couche anglaise. — Culotte bouton-née (page 7, même cahier).

AOUT. — PLANCHE VIII. — *Petite planche recto et verso* : — Corsage, toilette en faille noire, page 2 (cahier d'août). — Polonoise pour petite fille (gravure n° 4218). — Corsage en grenadine et pékin, page 3. — Tablier-blouse pour enfant, page 6 (cahier d'août).

SEPTEMBRE. — PATRON COUPÉ. — Costume pour fillette page 6 (cahier de septembre).

OCTOBRE. — PLANCHE X. — *Grande planche recto et verso* : — Pardessus en côtelé, 3^e et 5^e toilettes. — Rotonde avec large manche, 9^e toilette. — Vêtement en velours, 7^e toilette. — Manteau à pélerine carrée, 5^e toilette (gravure n° 4227). — Robe pour petite fille, page 6 (cahier d'octobre).

NOVEMBRE. — PATRON COUPÉ : — Jaquette, page 3, (cahier de novembre), et 1^{re} toilette (gravure n° 4231).

DÉCEMBRE. — PLANCHE XII. — Corsage et gilet, 2^e toilette (gravure n° 4236) et page 1 (cahier de décembre). — Robe, petite fille (gravure n° 4236). — Costume de petit garçon, page 8 (cahier de décembre).

ANNEXES DIVERSES.

JANVIER. — Une gravure de modes. — Une gravure de travestissements. — UNE PETITE PLANCHE REPOUSSEE, COLORIÉE : Dessous de lampe ou de flacon. — CARTONNAGE : Cache-pot. — IMITATION D'AQUARELLE : Bouquet de lilas. — PREMIER CAHIER : Toilettes, toilette de mariée, costumes d'enfants, lingerie, objets de layette, broderies et travaux divers.

FÉVRIER. — Deux gravures de modes. — GRANDE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSEE : — Dessus de piano ou lam-brequin, broderie plate sur drap. — IMITATION D'AQUA-RELLE : Bouquet de fleurs des champs. — GRANDE PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — DEUXIÈME CAHIER : Toilettes, confection, lingerie de deuil, chapeau, broderies et travaux divers.

MARS. — Une gravure de modes. — PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSEE : Bande pour ameublement. — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX : — Tapisserie par signes, Tulle brodé, Broderie sur drap. — PETITE PLANCHE REPOUSSEE : — Lambrequin en macramé. — TROISIÈME CAHIER : Toilettes, costumes d'enfants, broderies et travaux divers.

AVRIL. — Une grande gravure de confections. — Une gravure d'enfants. — PLANCHE COLORIÉE : Bande pour ameublement. — QUATRIÈME CAHIER : Coiffure, broderies et travaux divers.

MAL. — Une grande gravure de modes. — Une gravure de chapeaux. — PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSEE : — Petite bande, broderie plate sur étoffe. — CINQUIÈME CAHIER : Toilettes de premières communian-tes, costumes, costume de petit garçon, broderies et travaux divers.

JUIN. — Une gravure de modes. — TAPISSERIE CO-LORIÉE REPOUSSEE : — Petite bande. — PETITE PLANCHE REPOUSSEE. TRAVAUX BLANCS SUR TRANSPARENT : — Frivolité et dentelle Renaissance. — PLANCHE DE BRODERIE : — Guirlande pour rideau. — SIXIÈME CAHIER : Toilettes et toilette d'enfant, costumes de bain, lingerie, bro-deries et travaux divers.

JUILLET. — Une gravure de modes. — TAPISSERIE COLORIÉE : Pantoufle. — PAYSAGE D'HIVER, procédé pan-totypique. — SEPTIÈME CAHIER : Costumes, costumes d'enfants, objets de layettes, broderies et travaux divers.

AOUT. — Une gravure de modes. — TAPISSERIE COLORIÉE, bande pour ameublement ; ensemble des nuances pour l'ornement d'église, et complément du dessin de la chasuble. — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX : Ornement d'église, (tapisserie par signes). — Tapis de table (broderie plate). — PAYSAGE D'ÉTÉ : Procédé pan-totypique. — HUITIÈME CAHIER : Costume, vêtements pour baby, broderies et travaux divers.

SEPTEMBRE. — Une gravure de modes. — Plan-che double d'alphabets. — ABAT-JOUR, 1^{re} partie. — NEUVIÈME CAHIER : Costumes, costume d'enfant, rideau, broderies et travaux divers.

OCTOBRE. — Une grande gravure de confections. — Une gravure de chapeaux. — ABAT-JOUR : Der-nière partie. — Musique : — *La vallée de Chevreuse*, suite de valse, par Mlle H. Wild. — DIXIÈME CAHIER : Confection, costumes d'enfants, broderies et travaux divers.

NOVEMBRE. — Une gravure de modes. — Une gravure d'enfants. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSEE : Ta-bouret. — GRANDE PLANCHE : Travaux d'étranges. — ONZIÈME CAHIER : Confection, broderies et travaux di-vers.

DÉCEMBRE. — Une gravure de modes. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSEE : Carré en tapisserie pour coussin. — CARTONNAGE : Calendrier. — PETITE PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets et chiffres enlacés. — DOUZIÈME CAHIER : Costu-mes, costumes d'enfants, broderies et travaux divers.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

MARGUERITE DE VALOIS

Les Mémoires qui ont jusqu'à ce jour arrêté notre attention appartiennent à une période de temps où ce genre d'écrits, d'abord très-rares, commençait seulement vers la fin à prendre une certaine extension. Au quinzième siècle, le nombre en augmente sensiblement ; au seizième, dans le mouvement de plus en plus actif des esprits et des choses, ils abondent.

Parmi tant d'écrivains soigneux de nous apprendre ce qu'ils ont été ou ce qu'ils ont vu, nous en distinguons trois, qui, à divers titres, méritent une mention spéciale. Groupés autour de la populaire figure de Henri IV, Marguerite de Valois, sa femme ; Agrippa d'Aubigné, son écuyer ; Sully, son ministre et son ami, se présentent à nous rapprochés par les circonstances, profondément séparés par le caractère. Entre les deux premiers surtout, le contraste est grand ; aussi ne s'aimaient-ils guère. Marguerite, dans ses *Mémoires*, ne nomme pas une seule fois Aubigné ; plus d'une fois, au contraire, Aubigné nomme Marguerite dans les siens, et ce n'en est pas mieux pour elle. Mais à cause précisément de ce contraste, il peut paraître intéressant de remettre en présence l'un de l'autre, pour les écouter tour à tour, cette dernière survivante d'une race royale, dont elle eut les qualités brillantes aussi bien que les vices, et l'intransigeant huguenot, serviteur non moins rude que dévoué du Béarnais.

Donnons d'abord la parole à la reine de Navarre.

Nous sommes à la fin du seizième siècle ; nous

n'avons plus devant nous une individualité naïve comme celle de nos anciens narrateurs, ni le pédantisme enfantin d'une Christine de Pisan. Marguerite de Valois se préoccupe à la fois de ce qu'elle dit, et de la manière dont elle le dit ; mais le soin qu'elle y apporte est discret. Des juges bienveillants ont vanté comme un modèle d'élégance son style, que d'autres, plus sévères, accusent de mollesse. Ceux-ci reprochent en outre à l'ensemble de l'œuvre les vues courtes de la femme, qui rapporte tout à elle-même, et ne saisit dans les plus grands faits que ce qui la touche personnellement. La sphère où se meut Marguerite, en effet, n'est pas large ; c'est la Cour. Mais les passions et les intrigues qui s'y agitent dans un cercle rétréci forment un détail nécessaire au tableau complet du temps où elle a vécu. Ses *Mémoires*, adressés à un auteur de ses amis, resté pour nous dans le crépuscule des conjectures, sont écrits, dit-elle, pour éclairer d'un jour plus vrai certains faits mal représentés par lui, ainsi que sa propre personne, dont cette plume indulgente avait tracé quelque part un portrait trop flatteur. Observons toutefois qu'elle ne travaille nullement à s'enlaidir, et se traite avec des ménagements que les historiens en général sont loin de lui accorder. Peu importe ; c'est à elle seule aujourd'hui que nous avons affaire, et nous la prendrons simplement telle qu'elle a voulu se montrer à la postérité.

Des dix enfants que Catherine de Médicis avait mis au monde, Marguerite était le huitième, et ne comptait encore que sept ans, ou même cinq,

si l'on s'en rapporte à son dire, quand le coup de lance maladroit de Montgomery vint frapper son père à mort. Le premier souvenir qu'elle puise dans son passé pour nous en faire part se rattache, non à cet événement, mais à cette époque.

Peu de jours avant celui qui devait lui être si fatal, Henri II badinait avec la petite princesse, qu'il tenait sur ses genoux. Près de là jouaient deux autres enfants, compagnons habituels de Marguerite. Le roi, les montrant à sa fille, lui demande avec un sourire le quel, du prince de Joinville ou du marquis de Beaupréau, elle désire avoir pour son serviteur.

« Le marquis, » répond Marguerite sans hésiter.

Le roi s'étonne.

« Il me dit : Pourquoi ? Il n'est pas si beau, » (car le prince de Joinville étoit blond et blanc, » et le marquis de Beaupréau avoit le teint et les » cheveux bruns.) Je lui dis pource qu'il étoit » plus sage, et que l'autre ne peut durer en patience qu'il ne fasse tous les jours mal à quel- » qu'un, et veut partout estre le maître. »

Très-différents furent, assure-t-on, les sentiments de la jeune fille; mais l'enfant jugeait bien. Savez-vous qui étoit ce blondin à l'esprit dominateur, que l'on nommait le prince de Joinville ? C'étoit Henri de Lorraine, « qui fut depuis, » dit sympathiquement Marguerite, « ce grand et infortuné duc de Guise, » destiné à tenir plus tard une place si importante dans son existence, et une plus importante encore dans l'histoire.

A ce trait de sagacité précoce, que l'auteur nous cite à son éloge, s'en ajoute bientôt après un autre de non moins précoce fermeté.

C'étoit au temps où le colloque de Poissy mettoit toute la Cour en goût de controverses. Hauts seigneurs et nobles dames prenaient ardemment parti pour ou contre la Réforme; les enfants mêmes s'en mêlaient. Le fils préféré de Catherine de Médicis, entre autres, — ce duc d'Anjou, qui devait, lui, se nommer un jour Henri III, — se met en tête, avec quelques compagnons de son âge, de convertir sa jeune sœur aux doctrines de Calvin. Grave apôtre de dix ans, le voilà donc à l'œuvre; mais il y perd son temps et ses peines. Les livres de psaumes qu'il lui apportait, Marguerite les remettait, sans les ouvrir, aux mains de sa gouvernante; les Heures et les chapelets qu'il lui brûlait, elle trouvait à les remplacer par d'autres. Les amis du prince, outrés d'une telle résistance, accablaient la catéchumène récalcitrante de mépris et d'injures.

« Et mon frère d'Anjou y adjoutant les menaces, disoit que la Reyne ma mère me ferait » fouetter... Je lui répondis, fondant en larmes » comme l'âge de sept à huit ans où j'étois lors » y est assez tendre, qu'il me fist fouetter, et » qu'il me fist tuer, s'il vouloit, que je souffrirois »

» tout ce qu'on me scauroit faire plutost que de » me damner... »

L'enfant gâté, dans cette occasion, présumait trop pourtant de la complaisance maternelle.

« La Reyne ma mère ne scavoit point l'erreur » où il estoit tombé. Et soudain qu'elle le sceut, » le tansa fort, luy et ses gouverneurs. »

Par là se termina cette lutte lilliputienne, reflet et diminutif des passions qui agitaient alors toute la France.

Onze ans après, Henri d'Anjou étoit un des promoteurs les plus impitoyables de la Saint-Barthélemy. En lui, les idées avaient changé, mais non le naturel.

Marguerite ne nous raconte rien de plus des premiers temps de sa vie. Ce n'est pourtant pas faute de matière.

« Assez d'autres responses, » dit-elle, « assez » d'autres telles marques de jugement et de résolution pourroient-elles s'y trouver, à la recherche desquelles je ne veux peiner, voulant » commencer mes mémoires seulement du temps » que je fus à la suite de la Reyne ma mère pour » n'en plus bouger. »

Ce moment n'étoit pas encore très-prochain. Les guerres civiles éclataient. La reine met en lieu de sûreté ses deux plus jeunes enfants.

« Nous fumes, mon petit frère d'Alençon et » moy, à cause de notre petitesse, envoyez à Amboise, où toutes les dames du pays se retirèrent » avec nous. »

Trois ans se passent. Dans un intervalle de paix, Catherine, menant avec elle le jeune Charles IX et toute une cour brillante, entreprend, à travers la France, la promenade politique et sentimentale qui aboutit dans le Midi à une entrevue avec sa fille Elisabeth, l'intéressante et malheureuse reine d'Espagne. Marguerite, à cette occasion, quitte le château d'Amboise, et la voilà désormais, selon son désir, à la suite de la Reine sa mère, « pour n'en bouger plus. » — Elle avait alors environ treize ans, non pas tout à fait à son propre compte, mais d'après la date authentique de sa naissance. Une intelligence vive et soigneusement cultivée la mettait à même de sentir avec netteté, et de réfléchir déjà sur ses impressions; on doit regretter qu'elle ait jugé à propos de les taire ici au lecteur, sous prétexte qu'en raison de sa trop grande jeunesse à cette époque, les divers incidents de la tournée royale ne lui ont laissé dans l'esprit qu'un souvenir confus. Toutefois, elle s'arrête un moment aux fêtes splendides qui signalent cette célèbre entrevue de Bayonne, où, derrière les pompes officielles, s'agitaient secrètement les intérêts des Etats et des partis. De tant de grands personnages, têtes couronnées, princes, ministres ou généraux fameux, venus en foule pour y assister; de cette sœur aînée, douce amie de sa toute jeune enfance, qu'elle revoit après cinq années de séparation; des conseils ténébreux qui se tonaient entre Catherine

de Médicis et le terrible duc d'Albe, Marguerite ne nous dit pas un mot. Dans tout cela, elle n'a rien vu, rien éprouvé. Ce que sa plume fleurie se plaît à décrire, ce sont les somptuosités du festin champêtre qui, par les soins de la reine-mère, — aussi habile à préparer les divertissements ingénieux que les massacres, — réunit les cours de France et d'Espagne dans une île verdoyante de l'Adour, artistement transformée en élégante salle de banquet. Concert harmonieux d'instruments et de voix, scènes pittoresques et variées se succédant sans interruption sous forme d'entrées de ballet; allégories mythologiques, danses et costumes caractéristiques des diverses provinces de France, représentées par des groupes de gracieuses bergères; rien n'est oublié pour captiver les oreilles et les yeux des convives émerveillés. On croirait lire déjà la relation d'une de ces fêtes de Versailles, que Louis XIV, encore dans la fleur de la jeunesse, aimait à offrir à sa cour, et l'on se dit qu'en fait de plaisirs organisés sur une grande échelle, notre imagination moderne est singulièrement pauvre comparée à celle de nos aïeux.

La pastorale de l'île d'Aiguemeau, si bien ordonnée, devait avoir un dernier acte, sur lequel on n'avait pas compté.

« Le festin fini, l'on voit avec une grande troupe de satyres musiciens entrer ce grand rocher lumineux, mais plus éclairé des beautés et pierreries des nymphes qui faisoient dessus leur entrée que des artificielles lumières; lesquelles descendant, vinrent danser ce beau ballet, duquel la fortune envieuse ne pouvant supporter la gloire, fit orager une si étrange pluie et tempeste, que la confusion de la retraite qu'il fallait faire la nuit par bateaux, apporta le lendemain autant de bons contes pour rire que ce magnifique appareil de festin avoit apporté de contentement. »

On prenait bien les choses à la cour de Catherine de Médicis. Mais ne dirait-on pas qu'il dût toujours « orager » à la suite de ses fêtes? Heureux les invités quand l'orage n'amenait pas une pluie de sang!

Bientôt après, la guerre civile recommençait avec toutes ses violences et ses déloyautés, pour ne plus s'arrêter durant plusieurs années. Le duc d'Anjou y trouve l'occasion d'acquérir une gloire peu ordinaire à son âge. Vainqueur à Jarnac, il exprime un tendre désir, avant de risquer sa vie dans de nouveaux combats, d'embrasser sa mère et son frère Charles, peut-être pour la dernière fois.

« Si ces paroles touchèrent au cœur une si bonne mère, qui ne vivoit que pour ses enfants, abandonnant à toute heure sa vie pour conserver la leur et leur état, et qui surtout chérissait celui-là, vous le pouvez juger. »

La cour se transporte donc au Plessis-lez-Tours, où, de son côté, l'attendait le duc d'Anjou. Gé-

néral en chef à dix-huit ans, le jeune prodige ne montrait pas moins d'aptitude pour la politique que pour la guerre. Empêcher que ses intérêts ne souffrissent, à la Cour, de son absence, était alors sa principale préoccupation. A qui en confier la garde?

Son regard s'arrête sur sa sœur. Marguerite n'était sa cadette que d'un an; entre eux, pourtant, quelle distance! Tout le monde la traitait encore en enfant; elle-même ne songeait point à être autre chose. Mais lui, la juge différemment.

Un jour, il la prend à part dans une allée du parc, — où planait peut-être surnoisement l'ombre cauteleuse de Louis XI, — et lui ouvrant son cœur en apparence avec un affectueux abandon, il lui rappelle comment, plus qu'aucun de ses autres frères, il l'a constamment et spécialement choyée. Il lui demande aujourd'hui de lui rendre la pareille, de s'associer à sa fortune, et de veiller à ce que rien ne vienne en détourner le cours. Les bonnes grâces de la Reine leur mère l'ont porté au degré d'honneur auquel on le voit parvenu; mais il craint une concurrence dangereuse.

« Le roy mon frère est toujours auprès d'elle, » la flatte et luy complait en tout. Je crains qu'à la longue cela, ne m'apporte préjudice, et que le roy mon frère prenant de l'âge, estant courroux comme il l'est, ne s'amuse pas toujours à la chasse, mais devenant ambitieux, ne veuille changer celle des bestes en celle des hommes, m'ostant la charge de lieutenant du roy qu'il m'a donnée pour aller luy-mesme aux armées. Ce qui seroit une ruine et un desplaisir si grand, qu'avant recevoir une telle cheute, j'eslierois plustost une cruelle mort. »

Pour obvier à ce danger, il sent la nécessité d'avoir dans l'intimité de la Reine quelques personnes dévouées qui sachent en toute occasion lui parler en sa faveur; or, il n'en connaît aucune aussi propre que Marguerite à lui rendre ce service. — « Vous avez, » dit-il, « toutes les parties qui s'y peuvent désirer, l'esprit, le jugement et la fidélité. » Il la prie donc, dans les termes les plus insinuants, de se tenir assidûment auprès de leur mère, d'y être à son lever, à son coucher, à tout instant du jour, et de s'employer pour lui.

Marguerite écoute ce langage étudié avec une sorte de stupeur. Il lui semble étrangement nouveau, à elle, qui jusqu'alors, selon son heureuse expression, a vécu sans dessein, ne pensant qu'à danser ou aller à la chasse.

« N'ayant mesme la curiosité de m'habiller et paroistre belle, pour n'estre en âge de telle ambition, et avoir esté nourrie en telle contrainte auprès de la reine ma mère, que non seulement je n'osois luy parler, mais quand elle me regardoit, je transissois de peur d'avoir fait quelque chose qui luy déplust. Peu s'en fallut que je luy respondisse comme Moïse à

» Dieu en la vision du buisson : — Que suis-je, » moy ? Envoye celui que tu dois envoyer. »

Presque aussitôt, néanmoins, cette première impression fait place au sentiment flatteur de sa valeur personnelle. Elle s'engage à justifier de tout son pouvoir la confiance que son frère lui témoigne. — « Vous avez raison, » dit-elle, « de » vous assurer de moy, car rien au monde ne » vous honore et aime tant que moy. »

Dès le soir, son rôle commence. La reine l'appelle dans son cabinet, lui dit qu'elle sait par le duc d'Anjou ce qui s'est dit entre eux le matin, et y donne sa pleine approbation. — « Rendez- » vous subjette auprès de moy, ajoute-t-elle, et » ne craignez point de me parler en toute li- » berté. »

« Ces paroles firent ressentir à mon âme ce » qu'elle n'avait jamais senti ; un contente- » ment si démesuré qu'il me sembloit que tous » les contentements que j'avois eus jusques alors » n'estoient que l'ombre de ce bien. »

Marguerite, entrée en exercice de ses fonctions diplomatiques, les remplit consciencieusement, et le duc d'Anjou, dans l'éloignement où le retiennent les nécessités de la guerre, n'a qu'à se louer de l'agent officieux qu'il a laissé à la cour. Mais ce moment de faveur devait être de courte durée.

Le duc, poursuivant le cours de ses succès militaires, met le siège devant Saint-Jean-d'Angely. De là, il demande de nouveau à sa mère et au roi de s'y rendre auprès de lui, sous prétexte qu'ainsi l'exige le bien des affaires. Catherine part, et va le rejoindre, toujours escortée de Charles IX et de Marguerite. Mais quel changement inattendu dans les procédés dont celle-ci se voit l'objet ! Plus d'épanchements affectueux chez le frère ; chez la mère, plus de confiance ; rien qu'une froideur de glace. Dès son arrivée, elle s'en aperçoit. Tous deux confèrent ensemble ; Marguerite est présente : on lui ordonne de s'éloigner. On la tient maintenant à distance, on ne la compte plus pour rien.

Elle réclame. Qu'a-t-elle fait pour mériter sa disgrâce ?

Catherine, cédant à ses instances, consent à lui en révéler la cause cachée.

Les princes lorrains, dans leur ambition illimitée, ont osé jeter les yeux sur la sœur du roi de France pour en faire la femme du duc Henri de Guise ; et Henri de Guise lui-même ne dissimule ni ses prétentions ni ses espérances orgueilleuses. Voilà ce dont le duc d'Anjou a de prime abord averti la reine, en l'exhortant à user dorénavant de prudence et de discrétion à l'égard de sa fille.

Marguerite se récrie. Jamais de tels projets ne sont venus à sa connaissance ; s'ils y venaient un jour, elle s'empresserait d'en informer la reine.

Ses protestations sont écoutées d'un air de doute. Alors, exhalant son indignation en plaintes

amères sur la versatilité du duc d'Anjou, elle jure de garder un ressentiment éternel de l'injure qui lui est faite. Ces paroles ont pour unique effet d'irriter Catherine, et n'en tirent qu'un ordre absolu de supprimer avec soin, en face de son frère, toute marque de mécontentement.

Marguerite dut obéir ; on ne désobéissait pas à Catherine de Médicis. Mais elle reste fidèle à son serment ; à dater de ce jour, elle ne voit plus dans son frère Henri qu'un ennemi attaché à lui nuire, et ne nous le dépeint pas autrement.

Un dépit si excessif donne beaucoup à penser, et l'on serait assez tenté de dire à l'auteur : — Prenez garde, belle Marguerite ; il n'y a, vous le savez, que la vérité qui blesse. Ce frère, contre lequel vous voilà si implacablement courroucée, n'aurait-il pas, par hasard, vu plus clair que vous ne le vouliez dans les plans des princes lorrains, et dans vos propres sentiments ?

En vain voudrions-nous porter un œil curieux au fond du cœur de Marguerite ; dans tout le cours de ses *Mémoires*, elle le tient ferme sur ce détail de sa vie, et fermé à double tour.

Après tout, n'est-il pas regrettable que cette union projetée par l'ambitieuse maison de Lorraine ne se soit pas conclue ? Marguerite de Valois et Henri de Guise — l'ex-prince de Joinville, — eussent formé un couple brillamment assorti ; Marguerite de Valois et Henri de Bourbon eussent échappé aux ennuis d'une union disparate, et aux erreurs de conduite qui, de part et d'autre, en furent la conséquence.

Quoi qu'il en soit, les beaux jours de Marguerite étaient finis. La reine-mère lui ôte tout accès dans sa confiance et son intimité.

« Depuis ce jour-là, elle alla toujours en di- » minuant sa faveur, faisant de son fils son idole, » le voulant contenter en cela et en tout ce qu'il » désiroit d'elle. »

On était encore sous les murs de Saint-Jean-d'Angely, quand une fièvre contagieuse se répand dans le camp royal. Marguerite, dont la santé avait souffert du grand chagrin qu'elle venait d'éprouver, en est atteinte. Nous voyons ici Catherine de Médicis se montrer à nous sous un aspect que peu de gens lui connaissent, et justifier pleinement ce titre de bonne mère que sa fille lui donnait tout à l'heure. Chaque jour, malgré l'air empesté, elle venait assidûment visiter la malade, et lui prodiguer ses soins. Le duc d'Anjou en faisait de même, témoignant à sa sœur la plus vive tendresse. Marguerite ne voulait y voir qu'une vaine grimace ; mais, comprimée par la crainte de la terrible reine, elle n'eût osé manifester en rien son inexorable rancune.

Cependant, au bout de quinze jours, le mal décroît. Saint-Jean-d'Angely a capitulé ; l'armée va se cantonner à Angers. C'est là qu'on transporte aussi Marguerite. Entourée par sa famille d'une sollicitude continuelle, elle se plaît surtout à noter les attentions de son frère Charles, dont

elle ne parle jamais, d'ailleurs, qu'en termes pleins de gratitude et d'affection.

« L'on m'emporta dans des brancars, où tous les soirs à la couchée, je trouvois le Roy Charles, qui prenoit la peine, avec tous les honnestes gens de la Cour, de porter ma litière jusqu'au chevet de mon lit. »

Dans un si bon frère, qui reconnaît le naturel féroce auquel nous associons d'ordinaire le nom de Charles IX?

Le duc d'Anjou persistait à se montrer également attentif auprès de la convalescente; mais il n'oubliait rien pour la tourmenter.

« Je vins à Angers, » dit-elle, « malade du corps, mais beaucoup plus malade de l'âme, où pour mon malheur je trouvai M. de Guise et ses oncles arrivez; ce qui réjouit autant mon frère pour donner couleur à son artifice, qu'il me donna d'appréhension pour accroître ma peine. »

Chaque jour, le duc d'Anjou venait la voir, et ne venait pas seul, mais accompagné de qui? De ce même Henri de Guise, dont il dénonçait naguère les audacieuses aspirations. Maintenant, il l'amenait par la main dans l'appartement de sa sœur, et devant elle, le serrant affectueusement entre ses bras: « Plût à Dieu, s'écriait-il, que tu fusses mon frère! »

« A quoi, » poursuit Marguerite, « Monsieur de Guise monstroît ne point entendre. »

Si nous l'en croyons, tout ce manège n'avait d'autre but que de la compromettre de plus en plus, et de la perdre auprès de leur mère et du roi. Pareille comédie était bien d'ailleurs dans l'esprit du futur Henri III. Perdre sa sœur, peut-être n'y tenait-il pas trop; mais perdre par des voies détournées ce superbe duc de Guise, que dès lors il haïssait, quel coup de maître!

N'était-ce pas une scène analogue à celle qui se passait à Blois dix-huit ans plus tard, alors que ces deux hommes communiaient ensemble avec la même hostie, la veille du jour où Henri de Lorraine comptait détrôner Henri de Valois, et où Henri de Valois allait faire assassiner au seuil de son cabinet Henri de Lorraine?

La situation de Marguerite devenait intolérable. Son frère la représentait à la reine, dont par là il attisait contre elle la colère, comme obstinée à esquiver toute proposition de mariage qu'on pouvait lui faire, et à laisser la porte ouverte aux espérances du duc de Guise. Le duc s'était pourtant décidé à reporter ses vœux ailleurs, et avait demandé la main de Catherine de Clèves; mais il ne mettait nul empressement à conclure cette union. Marguerite prend le parti d'écrire à sa sœur Claude, mariée au duc de Lorraine, et la prie d'employer son influence sur la branche cadette de cette maison, pour hâter un mariage qu'elle doit, elle l'espère, lui rendre le repos. Ce qu'elle souhaite, elle l'obtient, et Catherine de Clèves est duchesse de Guise.

Tel est le récit de Marguerite. Il diffère en quelques points avec ce que racontent d'autres auteurs; mais, somme toute, elle était mieux en état que personne de nous dire le vrai.

De son côté, elle proteste à sa mère, assez incrédule, que son unique désir est, à toujours été, et sera toujours de lui obéir en toutes choses, et d'accepter de sa main l'époux que la reine voudra lui choisir. Il s'en présentait plus d'un, entre autres le roi Dom Sébastien de Portugal et Henri de Bourbon, prince de Navarre. Le légat du pape appuyait le premier, mais la Politique avait déjà jeté son dévolu sur le second.

Ce jeune prince, à peine sorti, pour ainsi dire, de l'enfance, était évidemment le moins sympathique à Marguerite, alors dans la fleur brillante de ses vingt ans; toutefois elle n'exprime à la reine qu'un seul motif de répugnance:

« Je lui dis que... n'ayant volonté que la sienne à la vérité, je la supplerois d'avoir égard comme bien j'étais catholique, et qui me fâcherait fort d'épouser personne qui ne fust de ma religion. »

Pauvre innocente! Elle n'était plus, on le voit de reste, dans la confiance de Catherine de Médicis.

Les circonstances qui précèdent et accompagnent ce triste mariage sont bien connues. Ce ne serait pas, en tout cas, dans les *Mémoires* de Marguerite qu'il faudrait les aller chercher. Enfermée dans son rôle d'obéissance passive, elle ne nous révèle absolument rien de ses impressions à l'égard de son futur époux, ni de sa future belle-mère. Elle les nomme à peine. L'histoire s'est chargée de parler de l'un et de l'autre plus au long.

La reine de Navarre, cette Jeanne d'Albret, qui, au dire d'Aubigné, « n'avait rien de femme » que le sexe, l'âme entière à des choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, était venue à la Cour traiter en personne avec l'astucieuse Catherine la conclusion de cette alliance difficile, où les intérêts de son cœur maternel se trouvaient si fortement engagés, en même temps que ceux de son parti. D'autres documents nous la montrent inquiète et tourmenté au cours de la négociation, et regrettant de l'avoir entreprise. Une lettre écrite par elle à son fils, resté en Béarn, décèle ce sentiment, comme aussi le jugement qu'elle portait de la princesse destinée à son cher Henri.

« Je n'ay nulle liberté de parler au Roy ni à Madame (Marguerite). Seulement à la Reine-Mère, qui me traite à la fourche... Quant à Madame, je ne la vis jamais que chez la Reine, d'où elle ne bouge, et ne va en sa chambre qu'aux heures qui me sont mal-aysées.... Elle est fort discrète, et me répond toujours en termes généraux d'obéissance et révérence à vous et à moy, si elle est votre femme.... Elle est belle, et bien avisée, et de bonne grâce; ma

» nourrie en la plus maudite et corrompue compagnie qui fust jamais.... Je ne voudrais pour chose du monde que vous y feussiez pour y demourer. Voilà pourquoy je désire vous marier, et vous et vostre femme vous vous retiriez de cette corruption; car encore que je la croyois bien grande, je la trouve encore davantage.»

Voilà, en quelques mots brefs et nets, le portrait de Marguerite tout tracé. Nous voyons du même coup ce que la nature libérale avait fait pour elle, ce que le milieu où elle vivait avait gâté, et — non pas l'excuse — mais l'explication de ce qu'elle a été, au lieu de ce qu'elle aurait pu être.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

FABLES

PAR LE MARQUIS DE SÉGUR (1)

L'apologue est, dit-on, presque aussi vieux que le monde; dès que les hommes ont été réunis en société, ils ont voulu se dire les uns aux autres des vérités, parfois sévères, parfois dangereuses; et ils les ont cachées sous des voiles ingénieux; ils ont prêté aux animaux et même à des êtres moins rapprochés de nous, un langage, des défauts, des passions. Ésope chez les Grecs, Lokman chez les Orientaux, Phèdre et d'autres encore chez les Romains, ont excellé dans ces petits drames, où l'enseignement se cache sous une forme bizarre; les modernes ont suivi cet exemple, et depuis Marie de France, l'aimable trouvère, jusqu'aux jours actuels, que de fabulistes ne compte pas l'histoire littéraire de France, et le premier d'entre eux tous, ce la Fontaine, qui a uni la causticité gauloise à la sensibilité la plus exquise; et qui a embelli, orné, agrandi, poétisé les fables anciennes auxquelles il lui a plu de toucher.

M. de Ségur, que tant de titres rendent sympathique aux lecteurs chrétiens en le recommandant à toute leur estime, porte dans la fable le sérieux et les sentiments élevés de son âme; jamais plaisanterie salée, jamais raillerie narquoise ne viennent pétiller dans ses drames moraux; tout y est raison, grâce et douceur, ce qui ne veut pas dire que l'esprit en soit absent; il s'y montre sous des formes ingénieuses, et sa morale, tirée de l'Évangile, est plus solide et plus pure que les déductions morales de la Fontaine; aux mains d'un enfant, les charmantes fables du marquis de Ségur ne peuvent laisser qu'une impression salutaire; il n'y trouvera jamais le

Vous chantiez, j'en suis fort aise,
Et bien! dansez maintenant!

(1) Chez Hetzel, 18, rue Jacob : Broché, 7 fr.; — Cartonné, 10 fr.; — Relié, 11 fr.

ou :

Le sage dit, selon les temps,
Vive le Roi, vive la Ligue!
Quiconque est loup agisse en loup
C'est le plus certain de beaucoup.

ou cette maxime d'Épique :

Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

Mais citons quelques-uns des apologues de M. de Ségur; laissons apprécier à nos lectrices et l'harmonie des vers unie à la vigueur de la pensée, et le charme accompli de cet ensemble.

LA LUNE ET LE SOLEIL

Deux frères, deux enfants, se disputaient un jour :
Dispute sérieuse! il s'agissait d'amour.
L'amour, pour les enfants, c'est l'amour de leur mère.
« Je l'aime plus que toi! criait le frère aîné.
— D'accord, répliqua l'autre frère,
Mais, si tu l'aimes plus, moi je suis plus aimé!
— S'il est ainsi, leur dit un sage
Qui les écoutait souriant,
L'aîné de vous, enfants, a le meilleur partage.
Il est doux d'être aimé, mais aimer est plus grand.
Aimer, c'est s'oublier, c'est sortir de soi-même
Pour entrer en celui qu'on aime.
L'un donne la lumière, et l'autre la reçoit;
L'un verse le nectar divin et l'autre boit :
L'un rayonne la flamme et l'autre s'en pénètre.
Levez les yeux, voyez le sublime appareil
Qu'a placé dans les cieux la main du divin Maître :
Être aimé, c'est la lune; aimer, c'est le soleil! »

LA STATUE ET LE PIÉDESTAL

Un grand seigneur original
Avait fait mettre une statue
De matière commune et de taille exiguë
Sur un immense piédestal.
D'un de ses ennemis c'était, je crois, l'image.
Chacun en la voyant disait : « C'est grand dommage
D'avoir placé ce sot et mesquin personnage
Sur un bloc de Carrare aussi pur, aussi beau.
Qu'il est laid et grossier! Pi, le vilain museau!
Comme il paraît petit vu de cette distance!

Drait-on pas un nain qui, pour se faire grand,
Se serait fait hisser au dos d'un éléphant ? »
Ainsi parlaient les gens doués de malveillance,
Et les plus indulgents souriaient en silence.
De rire et de blâmer ces gens n'avaient point tort ;
Statue et piédestal doivent être d'accord ;

Sinon, par un trop juste sort,
Du piédestal la grandeur tue
La statue.

Charges, honneurs, gros capitaux,
Vous êtes de grands piédestaux.

LES PLAINTES DE L'AGNEAU

Un agneau déjà grand disait à la brebis :

« Combien peu fortunée
Est notre destinée !

A la servitude soumis,
Nous vivons chez nos ennemis.

On nous pille, on nous tond, on vole notre laine.

La mienne, hélas ! naissait à peine ; [blant.
Les méchants m'ont tout pris et m'ont laissé trem-
— Rassure-toi, mon fils : si l'homme te dérobe

Ta robe,

Au pauvre agneau tondu Dieu mesure le vent ;
Et l'hiver, avec la froidure,
Lui rapporte aussi sa fourrure.

— Je le sais, et c'est là le moindre de nos maux,
Reprit la douce créature.

O triste sort des animaux,
Sans force comme nous, comme nous sans défense !
Persécuté toujours et toujours innocent,

Vivre dans la douleur et mourir dans le sang,
Voilà toute notre existence !

Ceux qui semblent nous protéger,
Les chiens, le fermier, le berger,
Hypocrite et cruelle engeance,

Pourquoi nous gardent-ils ? C'est pour nous égorger,
Nous vendre ou nous manger.

Vraiment, c'est à donner des désirs de vengeance.
Au lieu d'être moutons, ah ! si nous étions loups !

Chacun nous craindrait à la ronde :
Nous ferions trembler tout le monde !

— Pauvre enfant, répliqua la brebis au cœur doux,
Laisse là ces désirs coupables.
Faire mal, inspirer l'effroi,
Vivre aux dépens des misérables,
Tout cela n'est pas fait pour toi.

Deux classes, vois-tu bien, se partagent le monde,
Hors les exceptions dont toute règle abonde :
La classe des mangeurs et celle des mangés.

Les loups, les chiens et les bergers
Sont tous dans la première, et nous dans la seconde.
Puisque telle est la règle, hélas !

Plaignons nos ennemis, ne les envions pas ;
Mieux vaut encore être victime ;

Ainsi du moins nos jours s'écouleront sans crime,
Nous verrons sans terreur approcher le trépas.

Et, quand des hommes l'avarice
Nous enverra parmi les morts,
Nous aurons vécu sans malice,
Et nous finirons sans remords. »

Ces trois échantillons assez divers donneront
une idée de ce volume qui porte le cachet
de notre temps, le cachet de gravité que les
malheurs publics impriment aux esprits qui

savent réfléchir, mais la grâce qui se joint à ces
notes sérieuses les rend tout à fait aimables.

L'ART DE LA LECTURE

PAR ERNEST LEGOUVÉ (1)

En parlant de cet art charmant, dans lequel il
est passé maître, M. Legouvé dit : « Je voudrais
avoir pour disciples, toute une classe de per-
sonnes dont je me reproche de n'avoir pas encore
parlé, ce sont les femmes. Notre art leur convient
encore mieux qu'aux hommes. Elles tiennent de
la nature une souplesse d'organes et une facilité
d'imitation qui se prêteront à merveille à tous les
arts d'interprétation, et, par conséquent, au ta-
lent de la lecture. J'ajoute que ce talent qui, chez
les hommes, est un instrument de travail, un
moyen de succès professionnel, peut se lier pour
les femmes à leurs plus douces occupations d'in-
térieur, à leurs plus chers devoirs de famille ;
elles sont filles, sœurs, mères, femmes... Plus
d'une a vu ou verra près d'elle un vieux père
infirmes, une mère frappée d'un grand deuil, un
enfant malade... le père ne peut plus lire, ses
yeux le lui défendent ; la mère ne veut pas lire,
son cœur s'y refuse ; l'enfant voudrait bien lire,
mais il ne le sait pas. Quelle joie pour la jeune
fille de pouvoir, à l'aide de quelques pages bien
lues, calmer celui qui souffre, consoler celui qui
pleure, distraire celui qui crie ! C'est donc au
nom de leurs plus doux sentiments que je leur
dirai : Apprenez à lire, et tâchez d'acquérir un
talent qui peut devenir une vertu. »

Pour apprécier la justesse de ces réflexions, il
faut avoir vu en plein exercice la bonne volonté
dépourvue de talent. Qui ne se souvient de tous
les défauts de certaines lectures en famille, et qui
sont bien faites pour faire détester la lecture et
fuir le coin du feu ? Celui-ci anonne, celui-là
court la poste, celui-ci saute les points et les vir-
gules, celui-ci a un *ron ron* qui équivaut à une
dose d'opium. Il me souvient d'avoir assisté à
une lecture qu'une personne dévouée aux bonnes
œuvres faisait à de pauvres prisonnières ; ses
intentions étaient admirables, son livre bien
choisi, et pourtant jamais lecture n'obtint moins
de succès. Parmi les auditrices, les unes som-
meillaient, les autres regardaient voler les mou-
ches, les autres se faisaient des signes ou riaient
entre elles, et je ne m'en étonnai pas : un débit
monotone, des mots commencés, repris, des hé-
sitations continuelles, des intonations fausses
expliquaient l'attitude des prisonnières, et voilà
une bonne œuvre manquée, faute d'un petit ta-
lent.

M. Legouvé abonde en conseils pratiques et

(1) Chez Hetzel. Un joli volume, 2 fr. — Paris, rue
Jacob, 18.

excellamment dits : il attaque tour à tour les défauts de la parole : le *zéaïement*, le *grasseyement*, le *bégaïement*; il enseigne à respirer, à ponctuer, à prononcer, et il fait comprendre que dans l'art de lire, ainsi que dans la musique, il y a toute une partie technique et pratique qui demande une étude spéciale. Il faut d'abord comprendre ce qu'on lit, et puis le faire comprendre et sentir aux autres, et pour cela, il faut conduire sa voix, régler sa respiration, rectifier sa prononciation, assouplir et former l'organe qui transmettra la pensée. Cet enseignement est donné par M. Legouvé de la façon la plus claire et la plus spirituelle, et assaisonné d'anecdotes neuves, variées, piquantes, qui ajoutent l'exemple au précepte. Celle de la page 66, le bègue qui se dit gué... gué... gué... guéri est bien amusante.

L'aimable livre apprend pourquoi tel orateur échoue dans ses plus beaux moments d'éloquence. Aucune question douteuse n'est oubliée : — Faut-il lire comme on parle? faut-il lire une pièce de théâtre comme les acteurs la joueraient? faut-il, comme (page 80) ce magistrat qui dépeint un « *corps z'ensanglanté* », faire sonner les lettres finales qui lient les mots entre eux? et chacune de ces questions reçoit une réponse catégorique et donne lieu aux observations les plus délicates. C'est un gracieux ouvrage; les vingt jolis chapitres dont il se compose seront lus de tous avec agrément, et il sera très-utile à un grand nombre. Les institutrices et leurs élèves y puiseront d'excellentes leçons, les jeunes gens y apprendront l'art de la parole; qui est sûr aujourd'hui de ne pas devenir député, conférencier, orateur

à un titre quelconque? il faut tâcher de dire de bonnes choses et de les bien dire.

LA MARE AUX CHASSEURS

PAR MADAME DE STOLTZ

De tous les livres de madame de Stoltz s'élève comme un parfum de douceur et d'exquise bonté : c'est là le cachet particulier à ce talent si chrétien et si délicat, et qui s'est si complètement préservé de la rudesse des mœurs contemporaines, cette rudesse qui apparaît jusque sous des plumes féminines, dans leurs dialogues et leurs romans. L'héroïne de ce nouvel ouvrage, Germaine, est la bonté même; elle ramène par la douceur, son dévouement affectueux, vers la famille et vers le bonheur, un frère prodigue, qui avait fui loin de ceux dont il était aimé; des années avaient passé, il n'était pas revenu, mais Germaine l'attendait toujours. Elle l'attendait heureux, et combien plus encore aux jours de malheur! Non contente de l'attendre, elle va au-devant de lui, au-devant de sa femme dont elle n'avait reçu que des dédains, elle les prévient, elle les oblige, elle les sert, et enfin, elle les ramène vers le toit paternel qu'elle a su leur conserver. Rien n'est plus touchant que les actes et les sentiments de cette générosité constante, et l'esprit, dont madame de Stoltz n'est jamais avare, assaisonne encore ce charmant récit (1).

M. B.

(1) Un volume. Chez Dillet, 15, rue de Sèvres, Paris. — Prix, 2 fr.

CONSEILS

A UNE JEUNE FILLE PAUVRE

Vous avez beau faire, vous ne pouvez, ma chère Henriette, dissimuler une certaine tristesse qui vous gagne; votre humeur est souvent assombrie, vous apportez dans vos occupations une sorte de dégoût et de nonchalance. Vos parents qui vous aiment tant ne reçoivent de vous aucune joie; repliée sur vous-même, vous accusez votre destinée, vous regardez, vous enviez peut-être celle d'autrui. Vous avez vingt-deux ans, et, à mesure que vous vous éloignez de la première jeunesse, cette disposition amère et mélancolique s'accroît. Vous en savez le pourquoi et moi aussi, parlons donc ouvertement.

Vous n'avez, chère Henriette, ni la haute voca-

tion de l'état religieux, ni le désir de demeurer libre et de vous consacrer tout à votre famille. Non, le mariage scintille à vos yeux, et depuis quatre années, au moins, vous attendez la demande, le consentement, les baux, le contrat, la corbeille et la bénédiction nuptiale. Vous attendez et rien n'est venu, sauf peut-être une demande timide faite par un jeune employé de l'administration de votre père : vous l'avez repoussée, trouvant que pour entreprendre un grand voyage, sa barque n'était pas suffisamment lestée. L'exemple de votre digne mère ne vous a pas touchée : elle s'est mariée jeune et pauvre à un homme pauvre et jeune aussi; elle a espéré en son modeste avenir, elle a accepté de grand cœur la vie obscure, laborieuse, dévouée qui est

le partage des femmes d'une condition médiocre. Elle ne s'en est jamais plainte, elle a trouvé sa force dans son amour de la famille, son plaisir dans son devoir, et ses joies dans ses affections. A l'heure qu'il est, Henriette, elle est plus riante que vous.

Vous êtes d'une autre génération. Le souffle vicié qui, depuis trente ans, a tout gâté en France, vous a atteinte, ma pauvre petite enfant. Vous n'aimez pas votre situation : au lieu de regarder en bas, vers les gens vraiment déshérités, vous regardez en haut, vers ceux que vous croyez comblés de biens, parce qu'ils regorgent d'argent; et vous les enviez, et vous voudriez leur ressembler, et vous aspirez à un mariage qui vous donne ce luxe et ces plaisirs qui sont devenus l'idéal des jeunes filles. Les jeunes filles! Pauvres ou riches, jadis elles étaient simples, modestes dans leur parure et dans leurs désirs; elles étaient, peut-être, un peu romanesques, et dans la grande affaire du mariage, elles cherchaient non un futur bien riche, mais un fiancé idéal, dont la figure, l'esprit et le caractère répondait à une certaine image gravée au fond de leur esprit. Ces dispositions n'étaient pas toujours bonnes, elles enfantait des romans passagers qu'on regrettrait toute la vie, mais, grand Dieu! le désir effréné de l'argent vaut-il mieux, et les calculs qui dictent la plupart des mariages n'engendrent-ils pas, dans le cœur des femmes éclairées trop tard autant de regrets que les choix romanesques du temps passé?

Mais ne nous perdons pas en réflexions sous prétexte de conseils.

Vous désirez vous marier, Henriette, et je ne vous en blâme pas; vous vous étonnez que les demandes n'arrivent pas, et que, jeune, bien élevée, d'une famille honorable, vous voyiez en perspective cette triste coiffure de Sainte-Catherine, ce célibat isolé et désolé dont la liberté, à vos yeux, ne compense pas la tristesse. — J'ai une trop petite dot, dites-vous. Commentez ce mot, ma chère Henriette, et qu'il dicte votre ligne de conduite. Calculez le revenu de cette dot que vous porteriez à votre mari, et voyez si ce faible revenu suffirait à votre toilette et à ces goûts de dépense et de prodigalité qui sont si évidents chez vous. Aujourd'hui, grâce à la tolérance de vos trop bons parents, votre toilette dépasse votre situation : vous obéissez à la mode autant que vous le pouvez et plus que vous ne le devriez : dès qu'on vous voit, on devine que l'occupation et la préoccupation de votre vie, c'est cette robe, ce sont ces nœuds, ce chapeau enroulé de fleurs, cette coiffure où tant de faux se mêle au vrai, ces gants étroitement boutonnés, cette chaussure démesurément exhaussée... les jeunes gens, parmi lesquels se trouverait pour vous un mari sortable, voient, admirent... et réfléchissent. Ils ont de modestes appointements, des bénéfices peu considérables, une fortune médiocre,

en un mot : comment, la raison le leur dit, suffiraient-ils à ces dépenses et vous fourniraient-ils tant de coûteux colifichets? Vous absorberiez à vous seule la plus grosse part du budget, et que resterait-il alors pour la maison, pour les enfants et pour le pauvre mari? Autre réflexion : ces jeunes gens se disent qu'une femme aussi éprise de la parure doit lui consacrer une immense part de son temps et de son travail, et que, n'ayant pas de femme de chambre, elle consacre ses heures à *chiffonner*, aidée de la machine à coudre, une des maudites inventions sorties de la boîte de Pandore. Elle n'aura pas le temps de s'occuper de travaux utiles et nécessaires; elle n'aidera pas l'unique servante (comme le fait votre digne mère) à arranger, nettoyer et décorer la maison, elle ne la remplacera pas à la cuisiner les jours de *coup de feu*, elle ne s'occupera de ses enfants que lorsqu'il s'agira de leur fabriquer quelque nouvel habit; jamais son mari ne trouvera en elle une aide intelligente pour les écritures d'un commerce, par exemple, pour la correspondance, ou pour les répétitions des enfants; l'état de modiste et de couturière absorbera l'épouse, sans rapporter un sou au mari, bien au contraire. Voilà les réflexions et les justes calculs que font ces jeunes hommes, ces petits employés, ces médecins qui débutent, ces comptables aux minces appointements, ces professeurs qui ont plus de science que d'écus... ils calculent et ils s'abstiennent. Quant aux jeunes gens riches, ils font comme les jeunes filles riches, ils cherchent plus d'argent qu'ils n'en ont eux-mêmes. *Et voilà pourquoi votre fille est muette*, voilà pourquoi, vous, Henriette, et bien d'autres jeunes filles de votre position, vous ne vous mariez pas : vous avez mis vos goûts et vos habitudes en désaccord avec votre fortune; vous donnez mauvaise opinion de votre cœur et de votre jugement, et les alliances que vous désirez, qui pourraient développer en vous des vertus dont le germe est au fond de votre âme, ne viennent pas et ne viendront pas s'offrir.

Si, dans ces positions honorables et modestes, vous n'affichiez pas de goûts de luxe et de dépense, si vous vous montriez ce qu'étaient vos mères, raisonnables, ménagères, occupées du bien-être des vôtres, capables de vous employer utilement dans la maison d'un mari, vous ne manqueriez pas cette vocation du mariage, qui est bonne, car le mariage est un grand sacrement en Jésus-Christ, et vous consacriez votre existence à des devoirs sacrés qu'embelliraient de nobles affections. Voulez-vous accepter ces avis, ma bonne Henriette, ils viennent d'une vieille amie qui vous est bien dévouée.

M. B.

UN RÊVE ACCOMPLI

I

AU CHATEAU

Une longue et quadruple avenue de platanes conduisait à ce château, un des plus jolis de la Normandie, le pays des belles fermes et des beaux châteaux; il n'était pas neuf, il n'offrait pas ces teintes d'un blanc cru qui offensent le regard, il ne montrait pas à ses quatre angles ces tourelles de fantaisie, chères aux hôteliers des bains de mer; aucune faitière de zinc, fabriquée à la grosse, ne surmontait ses toits aigus; l'immense pelouse, déroulée comme un tapis de velours devant le perron, ne portait pas de boule-miroir, où gens et paysage se reflètent en traits hideux; tout était beau, calme et d'un goût sévère; le manoir, bâti sous Henri IV, avait gardé les jolis ornements de cette époque; au-dessus de chaque fenêtre couraient des guirlandes fouillées dans la pierre, et reliées par des mascarons à l'expression spirituelle; du haut des larges balcons, du côté de l'ouest et du sud, on suivait le cours de la Seine plus belle et plus bleue à mesure qu'elle avance vers la mer; l'est et le nord ouvraient sur le parc et sur des campagnes aussi riantes que les plus beaux jardins; au-dessus des toits, s'élevaient deux de ces épis de faïence que les Rothschild paient au poids de l'or, ils étaient le reste d'une plus ancienne construction, car il est à remarquer, que, en dépit des guerres et des révolutions, la terre ne change pas beaucoup de face: dans les mêmes sites où le seigneur gallo-romain avait bâti sa villa aux brillantes mosaïques, l'homme du Nord, le Franc ou le Normand édifia son donjon crénelé et entouré de fossés profonds; la tour tomba sous l'effort des années ou des projectiles ennemis, un château, une maison-forte prit aussitôt sa place et cacha dans ses murs de granit les premières recherches du bien-être, les premières ébauches du luxe, les premières splendeurs des beaux-arts; des temps plus paisibles arrivèrent, on ne guerroya plus de castel à castel, et avec la paix, les demeures seigneuriales virent tomber leurs solides remparts et de nouvelles constructions plus élégantes, faites pour la vie sociale, prirent la place de ces armures de granit, dédiées à la guerre; la Révolution vendit au plus offrant ces

maisons pleines de souvenirs, elle en dispersa les pierres, mais les pierres se ranimèrent, et, dans le même paysage, se mirant dans le même fleuve, le château moderne grandit là où le Romain, le leude, le chevalier, le noble, le magistrat avaient eu leur foyer. Si l'on avait fouillé sous les fondations du château d'Hivray-Saint-Ouen, où s'ouvre ce récit, on y aurait trouvé tous ces vestiges de l'antiquité, qui font rêver, car ils disent: Ici, d'autres hommes ont vécu, souffert, aimé... Qui sait quelles larmes furent versées ici, quel génie s'y éleva, quelles tragédies s'y jouèrent?... Qui le sait?... les pierres n'en ont pas gardé mémoire et les échos ne le redisent pas!

Aucune tragédie n'assombrissait la famille du château. Elle jouissait paisiblement du charme inexprimable d'une soirée de printemps. Deux antiques aubépines à fleurs roses séparées par des catalpas formaient un demi-cercle plein d'ombre et de parfums; les petits oiseaux étaient déjà couchés dans leurs nids, mais, au loin, on entendait les appels prolongés du rossignol et la voix profonde des grands bœufs couchés dans les pâturages; l'occident était irradié de feu et quelques étoiles scintillaient au levant dans le bleu calme du ciel. Les quatre personnes groupées sous les aubépines regardaient en silence ce tableau qui apparaît tous les soirs et qui n'est jamais le même; la mère de famille, madame d'Hivray, fixait l'horizon d'un air préoccupé, elle pensait évidemment à autre chose qu'à contempler, en les admirant, ces jeux de lumière qui eussent ravi Claude Lorrain.

Madame d'Hivray était veuve depuis plusieurs années, mais elle conservait ce grand deuil qui honore la femme qui le porte et qui consacre en quelque sorte la constance de ses souvenirs et la durée de son engagement. Elle avait quarante-cinq ans et des restes de beauté, quoique sa figure et celle de ses enfants aînés, un fils et une fille, offrirent d'une manière caractérisée le type normand, les traits busqués, la bouche en avant et les yeux d'un gris bleuâtre comme la mer, avec le teint frais et coloré qui rappelle le Nord et l'absence de soleil. Sa fille aînée, déjà mariée, déjà mère, était assise auprès d'elle, et son regard quittait souvent sa tapisserie pour suivre les ébats de deux petits garçons, ses fils,

qui jouaient au cerceau autour du parterre. Une belle petite fille de dix ans environ, jouait seule : elle était à genoux devant son petit jardin, sa propriété, elle arrachait les mauvaises herbes et elle regardait soigneusement si les copsis, semés quatre jours auparavant, avaient levé. Sa poupée gisait près d'elle, décoiffée, les bras balancés et la face contre terre ; elle était tout à son horticulture, et dans son attitude penchée, avec ses longs cheveux blonds flottants sur le dos, son profil délicat, ses cils abaissés sur ses joues roses, elle était charmante. Cette enfant était la dernière née de madame d'Hivray ; elle avait quinze ans de moins que sa sœur Edmée, douze ans de moins que son frère Amaury, dont elle était la filleule et la favorite. Il se levait parfois du banc où il était assis auprès de sa mère, il aidait Berthe à porter un arrosoir, trop lourd pour son faible bras, il rattachait une branche de jasmin qui n'était pas à sa portée, et l'embrassait en passant. Une autre personne complétait cette réunion de famille : c'était une jeune fille qui, toute petite, frêle, timide, effacée, paraissait sortir à peine de l'enfance, quoiqu'elle eût dix-sept ans. Rien en elle n'attirait les yeux ; elle était sans beauté et sans éclat ; un étranger ne l'eût pas remarquée, mais sa famille la chérissait. Valentine était la nièce de madame d'Hivray, et chérie presque à l'égal d'une fille.

Le soleil avait fait ses adieux, il colorait encore de pourpre et de rose le fond de l'horizon. Madame d'Hivray appela Berthe et lui dit :

« Je vois Sara qui vient te chercher ; dis bonsoir, chérie. »

L'enfant quitta ses fleurs, rejeta en arrière ses cheveux qui venaient retomber sur son front, comme une crinière dorée ; elle embrassa sa sœur, puis Valentine, puis Amaury, puis sa mère, qui la retint un instant et baisa ses joues et son front :

« Bonsoir ! bonsoir ! dit-elle en s'éloignant et en jetant des baisers avec la main.

— J'ai attendu qu'elle fût éloignée, reprit madame d'Hivray, pour parler un peu d'elle. Elle a dix ans.

— Oui, mère, elle a juste trois ans de plus que son neveu Fabien, dit Edmée en souriant de loin à son gros aîné dont elle entrevoyait la silhouette dans le crépuscule.

— Il serait bien temps de songer un peu à son instruction ; elle ne sait que lire et écrire.

— Bah ! maman ! cela ne suffit-il pas ? dit Amaury ; la lecture est la clef de toutes les sciences. Elle lira, elle deviendra un phénix, tu verras.

— Je n'ai pas confiance dans son goût pour la lecture ; jusqu'ici, elle aime bien mieux jardiner, maçonner de petites maisons avec de l'argile et courir à dos de baudet, que lire même des livres amusants. Elle en a pourtant une vraie bibliothèque.

— Que vas-tu lui faire, maman, reprit Amaury

d'un air effrayé, à quels ennuis vas-tu la soumettre pour en faire un Pic de la Mirandole en jupons ?

— La mettrais-tu aux Bénédictines, mère, demanda madame de Fréville.

— Non, ma fille. Je le confesse, il me serait trop dur de me séparer de cette pauvre petite.

— Une éducation particulière, alors.

— Oui, j'y ai bien pensé et j'y suis résolue.

— Bon ! reprit Amaury avec un peu d'humeur, nous allons voir débarquer une miss, la fille d'un révérend, sachant tout, latin, grec, mathématiques, mais ne sachant pas vivre, et proclamant *shoking* tout ce qu'on ne fait pas dans le Angleterre.

— Oh ! mon cousin, dit Valentine, que vous êtes donc sévère ! il y a de si aimables Anglaises !

— Non, mon fils, je ne prendrai ni une Anglaise, ni une personne d'une autre religion que nous. Je désire une Française, instruite, et, s'il se peut, jeune, car Berthe ne s'habituerait pas à un vieux visage.

— Et tu as trouvé ?

— Pas encore ; j'ai écrit à nos amis de Caen, et ils cherchent. J'ai voulu vous informer, mes enfants, car, enfin, vous êtes mes hôtes, vous êtes mes amis et mon conseil ; je n'excepte pas Valentine. »

Valentine l'embrassa.

« Ah ! chère mère, quand tu as la bonté de parler ainsi, tu me ferais accepter toutes les misères, fussent-elles rousses comme le cheval de l'Apocalypse ! »

Amaury baisa la main de sa mère, qui lui caressa les cheveux, et madame de Fréville dit à son tour :

« On ne peut que t'approuver, chère maman, et j'espère que tu trouveras une perle pour notre petite Berthe. Allons ! Fabien ! allons ! Eugène ! il faut aller vous coucher ! Montons. Bonsoir, mère ! »

La famille regagna le château ; madame d'Hivray visita d'abord la chambre de Berthe et s'inclina sur le lit où la petite fille dormait du plus paisible sommeil.

N'était ce teint fleuri des couleurs de la pomme
Ne la diriez-vous pas dans les bras de la mort ?

Sa mère la contempla longtemps avec un sentiment un peu triste. — Il faudra donc la confier à d'autres mains ! l'institutrice leur déplaît, et à moi donc ! Mais il le faut....

Elle baisa doucement une boucle légère qui s'échappait de la résille où l'enfant enfermait ses cheveux, et elle s'éloigna, en se disant encore : — Il le faut ! mais qu'il m'en coûte, mon Dieu !

Madame d'Hivray était veuve depuis six ans d'un mari uniquement aimé. Peut-être M. d'Hivray, dernier rejeton d'une vieille race normande, n'avait-il pas épousé par pur amour mademoiselle Vallée, fille d'un filateur, dont la

forte dot venait rendre de l'éclat à son vieux blason, mais il avait trouvé en elle un cœur si dévoué et si affectueux, une raison si solide, elle lui avait été une si tendre compagne, que l'amour conjugal était venu, avait cimenté des liens sacrés, et duré constamment jusqu'à la mort de l'époux, et au delà, puisque sa mémoire attirait tout le cœur de la veuve.

Elle était respectée et aimée de ses enfants ; sa fille Edmée, un peu froide, lui rendait toutefois de grands devoirs. Amaury chérissait et vénait sa mère, la petite Berthe se laissait aimer, et Valentine figurait dans un coin de ce tableau de famille, où, selon toutes les prévisions, elle devait un jour occuper la première place.

II

L'EXAMEN

L'examen écrit pour le brevet supérieur était fini, les juges du camp avaient rendu leur sentence, et les pauvres filles exclues, coupables ou d'un excès de timidité ou d'un excès d'ignorance, s'en allaient tristement, en passant devant les statues de Laplace et de Malherbe qui décoraient le péristyle de l'Université de Caen ; les élues, celles qui se voyaient appelées à l'épreuve orale, restaient, et bien émuës, attendaient le moment de comparaître devant l'aréopage. Que de cœurs palpitants ! Que d'expressions inquiètes sur ces jeunes visages, et que de destinées différentes dans ce groupe féminin ! De pauvres jeunes filles qui portaient sur leur front soucieux les inquiétudes de toute une famille, frôlaient de leur petite robe usée, l'enfant riche, chérie, qui venait demander au diplôme un succès de plus, un mérite tout personnel, et qui affrontait l'examen, avec un peu de trouble vaniteux ; l'une avait non loin d'elle sa mère, plus anxieuse qu'elle-même, une pauvre mère, veuve, chargée de petits enfants, et qui comptait sur cette aînée, son orgueil, pour donner du pain à toute la couvée ; l'autre était accompagnée de son institutrice, qui la soutenait et l'encourageait, et elle savait quel tendre accueil l'attendait à la maison paternelle ! Que de félicitations pour le succès ! que de consolations pour un échec ! Et puis, sa vie reprendrait comme toujours, avec son bien-être et ses joies, avec ses horizons souriants ; mais pour l'orpheline, quel serait l'avenir, si elle échouait ?... Plus loin, seule, une jeune fille attendait, les yeux baissés et l'air calme : aucun trouble ne se lisait sur son visage recueilli, elle était venue là pour obéir, elle avait quitté les murs de son couvent, elle avait revêtu une dernière fois un vêtement séculier, elle venait subir l'examen, afin d'avoir le droit d'enseigner les pauvres, et elle remettait avec une pleine confiance, entre les mains de Dieu, l'issue de son entreprise. Le soir, elle retournerait à son monastère, elle repren-

drat son voile et son scapulaire, elle s'humilierait devant ses compagnes de son insuccès ou glorifierait Dieu en silence, s'il avait donné la lumière à son esprit et l'à-propos à ses paroles, et qui aurait pu voir clair dans son âme aurait cru entrer dans un royaume de paix.

On appela les quatre premières prétendantes ; la jeune religieuse joignit les mains, elle pria pour elles. Elles s'assirent devant les examinateurs qui les regardèrent avec cet intérêt demi-paternel, demi-railleur que ces savants hommes pratiquent volontiers. La première de ces jeunes filles était connue de tous, elle appartenait à une famille opulente de Caen, et jolie, élégante, elle se présentait avec une certaine assurance. Ses deux voisines, plus humbles, venaient de la campagne ; leur robe et leur tournure le révélaient. Elles faisaient partie de la déraisonnable armée qui déserte les champs pour la ville, l'indépendance pour le servage, le travail dans la famille pour un salaire chez des étrangers ; la quatrième paraissait bien pauvre, mais quelle charmante tête sortait de ce petit chapeau de paille noire, et comme cette robe de toile de Vichy était bien faite et bien portée ! Elle ne semblait pas déconcertée, et elle attachait ses yeux noirs et doux sur les examinateurs, prête à leur répondre, et sûre de trouver en eux, à côté de l'équité du juge, l'indulgence de l'homme pour une jolie figure. Mais cette puissance qu'elle se connaissait, Lucie Thory n'eut pas besoin d'y recourir ; toutes les questions la trouvèrent armée en guerre ; elle était invincible en grammaire, très-forte en géographie, on ne pouvait pas la débusquer dans les problèmes d'arithmétique ; l'histoire semblait être sa passion, elle soutint même une jolie et courtoise discussion sur les origines des maisons souveraines d'Allemagne. Les juges souriaient, les deux paysannes, venues du Bocage normand, écoutaient avec une surprise un peu jalouse, mademoiselle Paule de Broville paraissait contente et applaudissait du regard. Les brevets furent décernés : Lucie Thory obtint le diplôme supérieur, avec éloges et compliments ; mademoiselle Paule eut le brevet qu'elle méritait d'ailleurs par son intelligence ; une des Normandes fut renvoyée à la prochaine session, et la seconde reçut un certificat de capacité. Paule vint vers Lucie et l'embrassa en lui disant avec effusion :

« Je suis enchantée, mademoiselle, vous avez si bien répondu ! »

Lucie l'embrassa à son tour, en la caressant d'un regard de ses beaux yeux, et elles rentrèrent dans la grande salle : une femme pâle, mesquinement vêtue et moins âgée sans doute qu'elle ne le semblait, se jeta au-devant de Lucie.

« Maman ! j'ai mon diplôme ! diplôme supérieur !

— Ah ! quel bonheur ! que ton père... »

La pauvre femme ne put achever : elle pressait

sa fille dans ses bras et fondait en larmes; on pouvait juger du degré de son inquiétude par le degré de sa joie.

« Et tu n'as rien, encore une fois? disait une fermière en bonnet de coton, à la jeune fille renvoyée à la future session; c'est trop fort aussi, Prudence, tu vas revenir à la maison et te remettre aux vaches. Assez de livres et de plumes comme ça! »

Mademoiselle Paule, qui avait rejoint son institutrice, fit un gracieux salut à Lucie et à toutes ses compagnes, et madame Thory dit à sa fille, en lui donnant le bras avec orgueil :

« Allons, maintenant, allons voir madame du Hautot, elle sera si contente de ton succès. Puis, nous prendrons la voiture pour Courseulles : ton pauvre père languit en nous attendant... »

III

LA VISITE

Ce jour-là se trouvait être le jour de madame du Hautot, et en sa qualité de femme d'un des grands fonctionnaires du Calvados, elle recevait, sans exclusion, toute la société de Caen, gentils-hommes et négociants, femmes d'employés, femmes d'officiers et belles dames normandes, qui comptent leurs domaines dans le Bocage ou dans la vallée d'Auge; cette après-dînée, son salon était comble, on causait vivement et on entendait à peine la voix flûtée du valet de chambre annonçant madame et mademoiselle Thory. Pourtant, tous les yeux féminins se fixèrent sur les deux arrivantes, l'une, émue, rouge, tremblante, c'était la mère; l'autre, modeste et assurée, c'était la fille. Madame Thory se heurta aux chaises, trébucha contre un pouff, en avançant dans le cercle, et eut l'air d'une âme sauvée du purgatoire lorsque madame du Hautot, qui s'était levée, lui dit du ton le plus gracieux :

« Eh quoi! chère madame! c'est vous! je suis vraiment heureuse de vous voir. Veuillez vous asseoir... Mademoiselle, asseyez-vous donc! »

Madame Thory se laissa tomber sur un fauteuil, Lucie s'assit sur ce même pouff qui avait failli être funeste à sa mère, et elle répondit d'une voix douce et basse à madame du Hautot, qui lui demandait :

« Ce sont les examens qui vous ont amenée, mademoiselle? Êtes-vous contente? »

— Oui, madame, bien contente.

— Elle a son brevet, premier numéro! dit madame Thory, étonnée d'oser élever la voix devant une si belle assemblée.

— Ah! chère madame, que je vous félicite, et vous aussi, mademoiselle! Beaucoup de jeunes personnes subissaient l'épreuve cette année, m'a-t-on dit.

— Oui, en effet, dit une dame élégante, mademoiselle Paule, l'amie de ma fille, s'est présentée.

— Et elle a été admirablement reçue, dit Lucie d'un air gracieux.

— Ah! j'en suis bien heureuse. Si pourtant ma petite Jeanne avait voulu! Mais elle est si insouciante!

— Elle est parfaitement aimable, reprit vivement mademoiselle du Hautot, elle nous a fait hier de délicieuse musique. »

La conversation tourna sur la musique; on parla d'un grand concert où la Patti avait chanté. Les remarques, les répliques, les critiques légères se croisaient, et, pendant ce temps, madame Thory, toujours mal à l'aise, retirait sous sa robe trop courte ses bons gros pieds chaussés de forts souliers de veau; Lucie écoutait d'un air amusé et intelligent. Elle semblait, dans ce beau salon, toucher le sol natal, tout en gardant un air modeste, elle était complètement de sang-froid, et, pendant que le cœur de sa pauvre maman battait la chamade, le sien restait bien paisible; ses yeux regardaient, ses oreilles écoutaient et sa mémoire s'emplissait de formules et d'expressions, bonnes à employer par la suite. Une des dames se leva : ce fut le signal. En quelques minutes, tout l'élégant bataillon fut dispersé; il ne resta que madame du Hautot et ses protégées. Elle rapprocha vivement son fauteuil, et, avec un bon sourire, elle dit :

« Et maintenant que mademoiselle Lucie a l'épaulette, que voulez-vous en faire? dites-moi cela bien vite.

— Ah! madame, si Lucie pouvait élever des enfants, et gagner de bons appointements, nous serions bien heureux! Elle vivrait et elle nous aiderait. »

L'œil vif de madame du Hautot interrogea Lucie, qui répondit avec empressement :

« Ce serait tout mon désir, madame, et je tâcherais de rendre à mes parents ce qu'ils ont fait pour moi.

— Songez, madame, qu'elle est l'aînée de cinq! dit madame Thory, en pensant aux quatre têtes qu'elle avait laissées à Courseulles, et que mon mari touche à l'âge de la retraite!

— Oui, je vois qu'il faudra à Lucie une bonne place, égards et argent; elle la mérite, et je vais tâcher de la lui trouver. Vous retournerez chez vous?

— Oui, madame : tout à l'heure, nous prendrons la voiture.

— Je vous écrirai bientôt, e l'espère... »

Une visite qui arrivait coupa court aux remerciements de Lucie et de sa mère; elles s'en allaient ravies, quand la femme de chambre courut après elles, en leur disant que madame voulait absolument qu'elles acceptassent un petit *lunch*. Madame Thory ouvrait des yeux surpris; mais sa fille lui dit tout bas :

« Un goûter, maman!

— Quelle bonté! Nous n'avons besoin de rien,

mademoiselle; nous avons déjeuné avant l'examen.

— C'est égal ! Un verre de Malaga et un biscuit ne vous feront pas de mal; venez, madame et mademoiselle. »

Pendant que madame Thory buvait à petits coups le vin brun doré, Lucie regardait la salle à manger élégante et gracieuse, le buffet couvert de majoliques et de porcelaines de la Chine, *famille rose et famille verte*, la grande pendule de Boule, les appliques et la lampe de cuivre repoussé, les deux armoires à panneaux de glace, pleines d'argenterie vieille et moderne; ce luxe et ce bien-être parlaient à son imagination et éveillaient ses goûts délicats :

« Mon Dieu ! se disait-elle, et notre cuisine de Courseulles ! »

— Ma fille, il est temps de partir : allons, mademoiselle, bien des remerciements à madame pour ses bontés ! »

Elles partirent, et, un quart d'heure après, deux vigoureux chevaux entraînaient la diligence par des chemins qui côtoyaient de beaux herbages et des champs où grandissait la moisson, vers Courseulles, ce pensionnat des huitres normandes, où elles s'élevaient, grossissent et blanchis-

sent. La route, si gaie et si verdoyante qu'elle fût, parut interminable aux deux femmes qui se savaient attendues, et elles eurent un soupir de joie lorsque le clocher montra sa flèche à l'horizon, et lorsqu'elles sentirent au visage l'air vif et salé qui annonce l'approche de la mer. Les chevaux pressaient leur allure; on arrivait.

Un homme en cheveux gris et en habit de douanier, suivi de trois enfants, une fille et deux garçons, attendait la voiture : elle s'arrêta. Madame Thory se précipita hors de la portière et dit à son mari le douanier, qui l'interrogeait du regard :

« Elle l'a ! Elle est première ! »

— Papa, j'ai mon diplôme ! s'écria à son tour Lucie en se jetant dans les bras de son père, qui la serra fortement et dit :

— Que je suis donc content ! Tu avais tant travaillé, ma petite fille ! Allons, vite à la maison, tu vas me raconter cela ! En avant, les enfants ! Viens, ma mère, viens ! Nous allons souper et causer. »

Lucie donna le bras à son père et rentra en triomphe dans la maison paternelle.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LA REINE MAB

Les Elfes sont les plus petits de tous les génies de l'air; ils volent par essaims dans les bois, dorment au fond du calice des roses, se nourrissent de miel comme les abeilles et chevauchent sur l'aile des papillons. Leur principale occupation consiste à teindre en toutes nuances les pétales des fleurs, ou à recueillir les gouttes de lait que les vaches laissent tomber sur l'herbe, tandis qu'elles paissent dans les champs.

Il ne faut pas confondre ces petits êtres inoffensifs et charmants avec leurs voisins les Korigans qui, tantôt, déguisés en feux follets, entraînent les voyageurs dans les ravins et les marécages, tantôt enlacent les passants dans leurs rondes, jusqu'à ce que l'épuisement et la mort s'ensuivent. Reconnaître les Korigans des Elfes est assez difficile au premier aspect, car ils sont si petits qu'on ne saurait distinguer, sans une minutieuse observation, la différence de leurs ailes. Celles des Elfes sont transparentes comme des ailes de guêpes; celles des Korigans, au

contraire, sont veloutées comme les ailes des papillons de nuit. Mais on les reconnaît bien vite à leurs œuvres, et les bûcherons du voisinage ne s'y trompent pas. Jamais aucun d'entre eux n'a eu à se plaindre d'avoir pour marraine la petite Mab, reine des Elfes, tandis que le Nain-Jaune, qui règne sur les Korigans, est méchant, plein de fantaisies bizarres, et n'apparaît jamais que pour tourmenter.

La petite reine Mab est la plus jolie, la plus vive, la plus gaie de toutes les fées; elle se promène dans une coquille de noisette, trainée par des vers luisants que conduit, en guise de postillon, maître Moucheron, vêtu de gris, qui fait claquer son fouet, la patte d'un faucheur. Dans cet équipage, Mab se rend au bal nocturne de ses sujets qui tourbillonnent en chantant des mélodies répétées par le rossignol, ou bien elle descend par la cheminée pour se jouer parmi les fuseaux des bonnes fileuses qu'elle protège, sachant elle-même filer divinement.

De toutes les filandières, ses amies, la plus laborieuse était une brave femme qu'on nommait Yvette, mariée à un pêcheur appelé Yvain. Ils étaient pauvres, mais on les citait comme les plus honnêtes gens du monde, travaillant sans relâche, contents de leur sort, faisant du bien à tous autant qu'ils le pouvaient et ne demandant rien à personne. Yvain et Yvette vivaient dans une cabane écartée, au bord de la mer, et ne se rendaient à la ville que pour vendre leur fil et leur poisson; souvent, ils disaient qu'un enfant égayerait bien leur solitude, mais le ciel leur refusait ce bonheur. Ce ne fut qu'au bout de longues années, que la bonne Yvette obtint enfin un petit garçon. Au moment où il venait au monde, la reine Mab, sur son char attelé de papillons bleus, entra tout à coup par la fenêtre. Elle vint se poser au chevet du lit, et, levant sa baguette, l'appuya sur le front du nouveau-né pour le douer.

Le pêcheur et sa femme connaissaient déjà la jolie fée; souvent, Yvain l'avait vue ainsi à la poupe de sa barque lui désigner l'endroit où il fallait jeter ses filets; souvent Yvette l'avait trouvée perchée sur son rouet. Lorsqu'ils la reconnurent, ils furent tout joyeux. Elle déclara, en brandissant l'os de grillon qui lui servait de sceptre, que l'enfant serait beau, qu'il aurait de l'esprit, qu'elle le protégerait toute sa vie, et qu'elle le nommerait *Bouton-d'Or*. Puis, elle alla se blottir dans les oreillers de son berceau, de peur que le Nain-Jaune n'essayât de détruire l'effet de ses dons par quelque malice. Il paraît que le roi des Korigans était de belle humeur-cette fois, car il s'en tint à des espiègleries sans conséquence. Yvain prétendit bien l'avoir senti, toute la nuit, galoper sur son nez au milieu d'une meute de puces; mais peut-être n'était-ce là qu'un cauchemar dont il ne faut accuser personne.

Quoi qu'il en fût, et que les Korigans se mêlassent ou non de sa destinée, le petit Bouton-d'Or eut bientôt besoin de la protection de sa marraine, la fée. Dès la première pêche qu'il entreprit après la naissance de cet enfant, le pauvre Yvain périt en mer. Une tempête fit chavirer sa barque, et, de trois compagnons qui étaient avec lui, un seul revint au rivage. Il raconta avec épouvante qu'il avait entrevu, à la lueur des éclairs, tandis que le vent soulevait les vagues furieuses, la forme diabolique du Nain-Jaune; peut-être n'était-ce encore là qu'une hallucination de la peur. On le supposa généralement.

Quant à la malheureuse Yvette, elle éprouva une si violente douleur de la perte de son mari que les médecins l'abandonnèrent, croyant qu'elle allait en mourir. Ce fut la reine Mab qui lui apporta les plantes salutaires qui guérissent la fièvre. Yvette ne mourut donc pas et reprit même assez promptement ses travaux, afin de gagner de quoi nourrir son fils. Seulement, elle resta toujours triste, malade, et se mit à aimer doublement son petit Bouton-d'Or, reportant sur

lui toute l'affection qu'elle avait eue pour Yvain.

On juge si le marmot fut choyé entre une mère comme celle-ci et une marraine comme Mab! Elles le gâtaient à qui mieux mieux, sans songer aux fâcheux effets que leur tendresse aveugle pourrait avoir dans l'avenir.

Chaque soir, Bouton-d'Or s'endormait bercé par sa mère; chaque matin, il était éveillé par les chansons de la fée, qui lui apportait des fruits inconnus, des colliers de perles qu'elle envoyait chercher en Orient, des gâteaux pétris d'aromates et du miel dérobé aux plus belles fleurs.

Ce fut une douce vie que le petit Bouton-d'Or mena pendant trois ans. Jamais fils de roi ne fut plus heureux. Au bout de ce temps, les visites de la reine Mab cessèrent tout à coup, et Yvette en conçut un grand chagrin. Craignant d'avoir involontairement déplu à la fée par quelque faute dont elle n'avait pas conscience, elle lui demanda souvent pardon de tout son cœur, espérant que quelque petit Elfe recueillerait ses plaintes et ses prières pour les porter à sa souveraine. Mais il semblait que tous les esprits de l'air fussent sourds à sa voix. Mab ne revenait plus. Était-elle capricieuse? Oubliait-elle ses amis? — Non! — Mais soit étourderie, soit honte d'avouer son humiliation, elle avait négligé d'avertir la veuve du pêcheur d'une certaine particularité de la vie des fées naines. Tous les trois ans, Elfes et Korigans tombent pour un mois sous l'autorité d'un mauvais Génie très-puissant, qui les condamne à prendre, pendant tout ce temps, la forme d'une bête, lapin, souris, écureuil ou belette. La pauvre petite fée et tous ses sujets passaient par cette épreuve pénible, tandis qu'Yvette et Bouton-d'Or se croyaient délaissés. Elle pensait à eux bien souvent, mais, hélas! elle ne pouvait aller les rejoindre, n'ayant plus à son service, ni ses ailes d'abeille, ni son char attelé de papillons.

Sur ces entrefaites, Yvette tomba malade, et sa bonne amie la fée n'étant point là pour la soigner, son état empira à vue d'œil. En vain on vendit tous les hochets précieux que Mab avait apportés à son filleul, pour payer les médecins et les drogues; rien n'y fit, et la pauvre fileuse sentit bientôt qu'elle n'avait plus que peu de jours à vivre.

Le petit, hors d'état de comprendre que sa mère était en danger, et déjà un peu égoïste, par suite des gâteries dont on l'avait comblé, jouait sur le pied du lit, où Yvette, les mains jointes, appelait sa protectrice de toutes les forces qui lui restaient. L'idée de laisser son enfant seul et sans appui en ce monde lui brisait le cœur. Sousses rideaux, il y avait une vaste toile d'araignée qu'on avait toujours laissée là, parce qu'elle servait de hamac à la reine Mab. A chaque instant, ses yeux mourants se tournaient de ce côté dans l'espoir d'y voir apparaître tout à coup celle

qu'elle implorait; mais elle ne voyait rien... rien... que l'araignée ourdissant sa toile.

La pauvre Yvette ne se lassa pas d'espérer; elle rendit l'âme, le nom de Mab sur les lèvres, en couvrant de pleurs son petit enfant qui ne comprenait rien à sa douleur, et répétait :

« Qu'as-tu? »

Comme elle ne répondit pas, il crut qu'elle dormait et se tut pour la laisser reposer. La nuit s'écoula; le jour vint; alors regardant sa mère il la trouva bien pâle et lui secoua le bras pour l'éveiller. Mais elle ne devait s'éveiller ni ce matin-là ni jamais, et bientôt les voisins expliquèrent à Bouton-d'Or que sa mère était morte.

Il avait perdu son père trop jeune pour s'en souvenir et jamais on ne lui avait dit, de crainte de l'attrister, que nous devions tous quitter ce monde un jour. Ce fut seulement lorsque le corps d'Yvette fut emporté de la maison que le pauvre comprit qu'il ne la verrait plus.

Alors il jeta de grands cris, sanglota et appela sa mère, comme sa mère avait appelé Mab, et aussi inutilement.

Les voisins ne purent l'arracher de cette tombe dans laquelle il voulait absolument descendre pour aller embrasser sa maman.

Las de l'attendre, ils s'en allèrent chacun à leurs affaires, et ne pensèrent plus à lui.

Le pauvre Bouton-d'Or, brûlé de fièvre, se laissa tomber sur la terre fraîchement remuée et s'endormit.

C'était ce jour-là même que se terminait l'épreuve de la fée Mab.

Dès qu'elle eut repris sa forme véritable, elle passa un brin d'herbe dans le bec d'un rouge-gorge, saisit cette bride, se mit en selle et courut vaquer à ses visites. La première devait être pour Yvette bien qu'elle fût attendue chez deux ou trois reines et chez des centaines de princesses. Mais le rang ne comptait pas pour grand-chose dans les amitiés de la reine Mab; elle aimait avant tout les humbles et les petits, pourvu que ce fussent de braves gens.

A la nuit close, elle arriva devant la cabane. Il faisait froid, la neige tombait à gros flocons, une bise glacée faisait craquer les branches. Mab était préservée du froid par une fine peau d'hermine dont elle avait rabattu la petite tête sur ses cheveux d'or en manière de capuchon.

Elle frappa vite à la porte et aux vitres; portes et fenêtres étaient closes; elle ne s'en souciait guère ayant l'habitude de descendre par la cheminée. Mais peu à peu, de sinistres pressentiments lui vinrent. Une chouette était perchée sur le toit et criait d'une voix lugubre. Point de feu dans l'âtre; plus de grillon pour fêter sa bienvenue.

Mab savait comprendre le langage de tous les animaux. Elle courut à l'araignée qui travaillait toujours à cette toile sur laquelle si souvent la petite fée s'était balancée en souriant à son filleul.

« Où est Yvette? » demanda-t-elle toute tremblante.

L'araignée répondit sans interrompre sa besogne.

« Je file seule, maintenant, Yvette ne filera plus. »

Et sur le toit, la chouette criait :

« Morte! Elle est morte! »

Mab inclina douloureusement la tête, et une larme, la première qu'eussent connue ses yeux de fée, roula, pareille à une goutte de rosée sur le lit d'Yvette :

« Et mon filleul! » s'écria-t-elle.

Ce fut la chouette qui répondit :

« Au cimetière! »

Mab frissonna. En un clin d'œil, elle fut sur le dos du rouge-gorge, et deux secondes après, elle planait au-dessus de la tombe de son amie.

Un rayon de lune, pâle et froid, tombait directement sur la tête de Bouton-d'Or, dont la neige avait couvert le reste du corps comme un linceul. Doucement la petite fée l'effleura d'un baiser; ses lèvres étaient glacées.

Une terreur, une désolation inexprimables s'emparèrent de Mab; elle frappa trois fois dans ses mains, et aussitôt apparurent des milliers d'Elves si nombreux qu'il eût été impossible de les compter.

« Enlevez cette neige, leur dit-elle, et apportez l'enfant mort ou vivant dans mon palais. »

Et les Elfes se mirent à l'œuvre, des pieds, des mains, comme font les fourmis au bord d'une fourmière.

La reine surveillait, activait leurs efforts.

Quand ils eurent fini de déblayer la neige, elle frappa de nouveau dans ses mains, et les Elfes, s'empressant autour de Bouton-d'Or, parvinrent, avec leurs millions de bras, à le soulever de terre, puis à s'envoler avec lui dans le royaume où déjà Mab les avait devancés.

Douillettement couché sur un lit d'édredon que surmontait un beau baldaquin d'azur, Bouton-d'Or reprit connaissance sous les caresses de sa marraine.

« Maman! » murmura-t-il en étendant les bras.

Tous les murs de la chambre où il se trouvait étaient d'émeraude, les portes d'ivoire poli; par les fenêtres ouvertes on apercevait, à perte de vue, de grands paysages de nuages et des forêts de fleurs fabuleuses, dont chaque corolle était le palais d'une famille d'Elves; une musique suave remplissait l'atmosphère, une foule de petites fées couvraient le lit, les unes baignant de parfums les tempes de l'enfant, les autres l'éventant avec des plumes de colibri, ou pressant sur sa bouche le jus d'une grappe de raisin pour lui rendre un peu de force.

« O mon Dieu! soupira Bouton-d'Or, suis-je donc déjà dans le ciel, près de ma chère maman? »

— Non, lui répondit Mab, tu vis et tu es dans

le palais de ta marraine, qui fera tous ses efforts pour remplacer ta mère. »

Aussitôt Bouton-d'Or se mit à pleurer plus fort que jamais, et il ne fut pas au pouvoir de la fée de le consoler.

Son chagrin dura longtemps. En vain Mab le comblait de présents de toute espèce, en vain elle donnait des fêtes pour le distraire, Bouton-d'Or se désolait toujours, et demandait toujours à revoir Yvette.

Navrée de cette douleur qu'elle désespérait de guérir autrement, la reine s'avisa d'un remède bien dangereux et dont elle aurait dû prévoir les effets funestes; mais, ainsi que nous l'avons dit, elle était un peu étourdie.

Dans les caves du palais, il y avait un vin qui possédait des propriétés singulières. A peine en avait-on goûté que l'on oubliait son passé, au point de ne plus se souvenir le moins du monde de ce qu'on avait été jusque-là. Cette liqueur se nommait *Vin d'oubli* et les Elfes en faisaient rarement usage, puisque leur vie était parfaitement heureuse et qu'ils n'avaient à s'étourdir sur aucune mauvaise action.

Dans un moment où la tristesse de son filleul l'affligeait plus encore que de coutume, Mab alla chercher un verre de vin d'oubli et le lui fit boire.

Aussitôt les sanglots de Bouton-d'Or s'arrêtèrent, il se mit à sauter par la chambre. Depuis, on ne le vit jamais préoccupé; il ne prononça plus le nom de sa maman, et ne se souvint en aucune façon d'avoir habité un autre pays que celui des Elfes. La fée fut ravie de ce résultat, sans songer que sa tendresse lui avait fait commettre involontairement une grande faute, car peut-on rien imaginer de plus affreux que d'empêcher un enfant de regretter sa mère, en la lui faisant oublier?

Si Mab avait réfléchi une minute, elle aurait eu des remords, mais en cette circonstance, elle agit tout à fait à la légère et d'après les conseils de sa confidente Blanche-Fleur, personne d'un cœur excellent mais d'un esprit un peu borné. Blanche-Fleur aimait passionnément les petits enfants, aussi ce fut elle que Mab choisit pour être la gouvernante de son filleul. Elle les installa tous les deux dans le plus bel appartement du palais, et bientôt Bouton-d'Or fut en réalité le roi de ce pays enchanté; car chacun, à commencer par la reine, lui était soumis.

On lui permettait d'agir à sa guise sur tous les points, hormis sur un seul; il ne devait jamais, dans ses promenades, dépasser une grande avenue de lis, qui, semblables à des piliers de cristal, s'élançaient jusqu'au ciel.

« Ces lis marquent les frontières de mon royaume, lui avait dit Mab, et au delà commence l'empire des Korigans. Si jamais ils s'emparent de toi, tu es perdu. »

C'était donc pour son bien qu'elle lui faisait

cette recommandation, mais Bouton-d'Or, gâté à l'excès et habitué à ne rien désirer sans l'obtenir aussitôt, s'ennuyait de la limite posée à ses excursions et se laissait souvent entraîner par on ne sait quel caprice déraisonnable du côté de l'avenue des Lis, devant laquelle il s'arrêtait ensuite.

Blanche-Fleur, d'ailleurs, le suivait toujours et partout; jamais on ne vit de gouvernante plus attentive. Sa vigilance impatientait même parfois Bouton-d'Or, qui lui en voulait aussi de l'obliger à lire une heure chaque jour, dans le livre de toute science, sous prétexte qu'il convenait qu'un filleul des fées fût instruit. On voit qu'il avait deux grands défauts: l'indocilité et la paresse; mais personne ne l'en grondait jamais, et Mab le proclamait du matin au soir un modèle de perfections.

Un espace de temps équivalent à peu près à dix années s'écoula, sans que le moindre souci traversât l'existence de Bouton-d'Or.

Il était devenu si beau, que la folle petite reine lui avait fait construire, par ses Elfes, un palais tout en glaces, afin qu'il pût se mirer du matin au soir. Les flatteries ne l'avaient point rendu sot ni vaniteux car il avait beaucoup d'esprit naturel; seulement, à mesure qu'il grandissait, sa désobéissance et sa paresse grandissaient avec lui.

Il était aussi fort curieux, et au lieu de porter cette curiosité sur les belles et utiles choses que Blanche-Fleur essayait de lui apprendre, en s'aidant de la bibliothèque bleue, il se creusait la tête pour démêler ce qui devait toujours rester un secret pour lui, par exemple, la raison qui pouvait l'empêcher d'entrer dans l'avenue des Lis et de lier connaissance avec les Korigans. A toutes les questions qu'il lui adressait, Mab n'avait jamais répondu que ces mots:

« S'ils s'emparent de toi, tu es perdu! »

Sans entrer dans leur empire, ne pourrait-il faire quelques pas dans l'avenue, et avancer un peu la tête pour voir si ce pays-là ressemblait à celui des Elfes? Plusieurs fois il essaya, mais toujours la voix de Blanche-Fleur l'avait rappelé à temps.

Un jour qu'il regardait de loin dans les profondeurs de l'avenue, il aperçut à califourchon sur un scarabée, parmi les pétales du lis le plus rapproché de lui, un singulier petit personnage. C'était un nain entièrement vêtu de jaune, avec une clochette d'or sur la tête, en guise de chapeau; son visage, ses mains étaient enduits de la poussière jaune qui couvre les étamines des lis et il tenait à la main une petite épine de chardon, qu'il employait à aiguillonner son scarabée.

D'après les descriptions qu'on lui en avait faites, Bouton-d'Or reconnut sans peine le Nain-Jaune, et son premier mouvement fut de fuir, mais tout à coup il se ravisa, et, retenu par la curiosité se

mit à l'observer en songeant : — Il est beaucoup moins laid que ne le dit la reine.

« Bonjour, mon prince, lui cria le Nain d'une voix grêle.

— Prince ! repartit Bouton-d'Or, je ne le suis pas. Je suis filleul de Mab, ce qui vaut mieux que d'être prince.

— Oh ! oh ! dit le Nain en riant, qu'en sais-tu ? Ta marraine ne t'a-t-elle pas fait boire du vin d'oubli pour t'enlever le souvenir de ta vie passée, bien plus belle, crois-moi, que celle que tu mènes maintenant ? »

Jamais la fée n'avait expliqué à son filleul par quelle opération elle l'avait délivré de ses chagrins. Il ouvrit donc de grands yeux au discours du Nain.

« Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— Je suis trop loin de toi, et me fatigue à crier si haut. Viens plus près, et je te raconterai ton histoire.

— Entrer dans l'avenue des Lis m'est défendu, dit Bouton-d'Or.

— Cela ne m'étonne pas ; on a peur que tu n'apprennes la vérité de ma bouche. Soit, obéis si bon te semble ; moi, je garde mon secret. »

Il piqua le ventre de son scarabée pour le faire avancer.

« Nain-Jaune ! cria l'enfant d'une voix suppliante.

— Que veux-tu ?

— Je vous en prie, racontez-moi ce passé qu'on m'a fait oublier.

— Cela dépend de toi : approche ! »

Mais en ce moment, Blanche-Fleur appela son élève.

« Il ne faut pas qu'elle nous surprenne, dit le Nain précipitamment. Demain, à la même heure, trouve-toi ici. » Et il s'enfuit.

Si Bouton-d'Or avait agi sagement et honnêtement, il aurait raconté cette aventure à sa gouvernante. Mais, de crainte qu'elle ne l'empêchât de courir au rendez-vous du lendemain et d'apprendre ce qu'il voulait savoir, il dissimula et garda le silence. Sa conscience lui criait bien qu'il faisait mal ; que c'était payer d'ingratitude les bontés de la fée que de trouver plaisir à causer avec son ennemi.

Toute la nuit il resta éveillé, partagé entre le repentir et une envie démesurée de connaître ce secret dont avait parlé le Nain. A peine fut-il débarrassé de sa lecture du matin qu'il prit le chemin de l'avenue des Lis et, cette fois, il s'y enfonça bravement.

Le Nain Jaune l'attendait déjà.

« Tu es un garçon courageux, lui dit-il, tu sais surmonter les sottes frayeurs qu'on a essayé de te mettre en tête et, à cause de cela, je t'estime. Je reconnais en toi le digne fils d'Arthur, le plus grand des rois. Sache, mon enfant, que tu es né à la cour de Bretagne, et que tu devais un jour être roi comme ton père, si la méchante Mab, en

haine de tes parents qui ne l'avaient pas invitée à ta naissance, ne t'eût emporté, tandis que tu dormais ! On t'a cherché en vain aux quatre coins du globe ; la maudite te retenait à sa cour où tu n'es depuis des années qu'un esclave.

« Tu devrais occuper aujourd'hui le trône de tes aïeux, et il y a longtemps que je t'aurais aidé à y remonter, si tu n'avais toujours fui cette avenue dont une puissance supérieure à la mienne m'interdit de dépasser les limites.

— Vous mentez, s'écria impétueusement Bouton-d'Or, vous mentez pour me détacher de ma bienfaitrice ! »

L'autre était trop avisé pour se mettre en colère ; il leva les yeux au ciel d'un air de pitié :

« Quand tu auras besoin de moi, reviens ici, à cette même place, et appelle le Nain-Jaune. »

Bouton-d'Or rentra au palais dans un état d'affreuse agitation. Il ne croyait pas un mot de ce que lui avait dit le roi des Korigans et cependant son récit lui revenait toujours à la pensée. Malgré lui, il regardait Mab avec méfiance, et quand elle le caressait, il lui prenait un frisson involontaire, en songeant à quel point il devrait la haïr, si, comme l'affirmait le Nain-Jaune, elle l'avait volé à ses parents.

Il profita d'une absence de Blanche-Fleur pendant laquelle il était moins observé, pour retourner plusieurs fois dans l'avenue des Lis, et chaque fois qu'il appelait le roi des Korigans, celui-ci se hâtait d'accourir. Il avait la langue déliée, il était flatteur comme tous les traîtres. Bouton-d'Or dans sa simplicité fut donc peu à peu séduit par son langage et ses manières : chaque fois, il l'écoutait avec plus de complaisance, chaque fois il emportait au fond de son âme de nouveaux soupçons contre Mab. L'orgueil et le désir de régner comme le grand Arthur achevèrent de lui tourner la tête.

Un jour, enfin, il dit à son perfide conseiller :

« Je vous crois, et toute mon envie est de retourner dans les États de mon père. Que faut-il faire pour cela ? »

Hélas, pauvre petite Mab ! Endormie en ce moment sur une feuille de rose, elle ne rêvait guère que son filleul concertait avec un nouvel ami les moyens de l'abandonner !

« Je vais songer à ta fuite, dit négligemment le Nain-Jaune et nous en parlerons plus tard.

— Plus tard, ce sera impossible. Ma gouvernante est revenue de voyage ; elle m'a trouvé plus indiscipliné que jamais et prétend qu'il faut que j'aie reçu de mauvais conseils. Aussi va-t-elle redoubler de surveillance et m'empêcher sans doute de venir ici.

— Eh bien ! il y a un moyen très-simple de te débarrasser d'elle, dit le Nain qui s'attendait à cette objection. Tu as dû remarquer la petite étoile d'opale que tous les Elfes, à l'exception de ta marraine portent entre leurs ailes. Tandis que

Blanche-Fleur dormira, retire-lui doucement cette étoile et apporte-la-moi!

— Et qu'arrivera-t-il à Blanche-Fleur? demanda Bouton-d'Or inquiet.

— Rien de fâcheux. Un long sommeil seulement.

— Bouton-d'Or! cria Blanche-Fleur dans le lointain.

— Vois comme elle est importune! Tant qu'elle sera là, nous ne pourrons rien exécuter, continua le Nain. Tandis qu'elle dormira, au contraire, tu viendras dans mon palais où nous trouverons un char attelé de licornes. Ces licornes te conduiront en peu de jours à la Cour de Bretagne et Blanche-Fleur n'ayant pu prévenir la reine Mab, on se doutera seulement de ton départ quand tu seras hors de toute atteinte. D'ailleurs mes Korigans, qui sont meilleurs qu'on ne le dit, t'accompagneront et te protégeront.

— Bouton-d'Or! répéta la voix de Blanche-Fleur qui se rapprochait.

— Oh! dit-elle en voyant accourir son élève tout essoufflé, j'ai grand peur que, malgré ma défense, tu ne te sois trop approché de l'avenue des Lis et que de là viennent les mauvais conseils qui détruisent l'effet de mes leçons. Demain, je parlerai à la reine. »

Cette menace décida Bouton-d'Or; ce qui n'était encore qu'un vague projet devint une résolution arrêtée. En un instant, il oublia le dévouement, les soins de sa gouvernante, il ne vit qu'une autorité qui le gênait et dont il devait se débarrasser à tout prix. Comme il faut peu de chose pour gâter le cœur des enfants! Une flatterie, un encouragement au mal, une amitié dangereuse, et les voilà perdus!

Bouton-d'Or se leva dès l'aube, détacha doucement l'opale magique du corsage de la pauvre petite Elfe, puis, dès que les portes du palais furent ouvertes, courut à l'avenue des Lis, qu'il suivit dans toute sa longueur, jusqu'à ce qu'il aperçût la demeure du Nain-Jaune. C'était une hutte, construite en sable, jetée au milieu d'une plaine d'aillets d'Inde. Deux Korigans en gardaient l'entrée; ils l'introduisirent avec empressement auprès de leur souverain.

« Voici, dit Bouton-d'Or au Nain Jaune triomphant, voici l'opale de Blanche-Fleur. »

Et il la lui remit.

Au même instant, une affreuse vipère se glissa dans la hutte, apportant sur son dos un petit être éploré, les cheveux épars et les mains chargées de chaînes. Bouton-d'Or eut quelque peine à reconnaître Blanche-Fleur dans cet équipage lugubre; c'était bien elle pourtant!

« Il y a longtemps que je prépare ma vengeance, lui dit le roi des Korigans; c'est à vous que je dois d'avoir vu dans les siècles passés manquer mon mariage avec Mab. Soyez punie, et par les mains de votre élève chéri, ce qui rendra la punition plus cruelle encore! »

Bouton-d'Or entendit un soupir étouffé, puis le fracas terrible qui accompagne un tremblement de terre. Le Nain, Blanche-Fleur, les Korigans, tout disparut, et il se trouva seul dans une lande de Bretagne.

« Sauras-tu gagner le pain qu'il te faut maintenant pour vivre, beau-fils de roi? dit à son oreille une voix aigre qu'il reconnut pour être celle du Nain. — Sauras-tu passer tes journées en mer, à pêcher du poisson comme ton père Yvain, ou filer la laine et le chanvre comme ta mère Yvette? »

Et un murmure moqueur régna longtemps dans l'air; c'étaient les Korigans qui éclataient de rire.

Bouton-d'Or se laissa tomber anéanti:

« Mab! ma chère marraine! criait-il en se tortillant les mains. »

Mais rien ne lui répondit.

Il se leva et voulut marcher; les ronces et les pierres déchiraient ses pieds chaussés de satin. Bientôt il eut faim, il eut soif, deux souffrances dont jusque-là il n'avait pas même connu le nom; il regarda vainement autour de lui pour tâcher de découvrir quelque habitation où il pût demander l'hospitalité, puis se coucha par terre, comme tout petit il l'avait fait sur la tombe d'Yvette.

A cette heure-là, passait sur son âne un paysan qui revenait du marché; il fut tout surpris de trouver seul, dans la lande, un bel enfant vêtu de velours, avec un pourpoint semé de pierreries, de fins bas de soie et une toque à plumes blanches.

« Que faites-vous ici, mon jeune seigneur? » demanda-t-il.

Bouton-d'Or lui raconta son histoire.

« Ce petit a perdu la raison, ou bien il ment, pensa le paysan qui ne croyait ni aux Elfes, ni à la reine Mab, mais il a sur lui des diamants qui ont beaucoup de valeur sans doute. Je vais donc emmener chez nous l'enfant, à seule fin d'avoir les diamants. »

Il faut vous dire que cet homme était fort avare et n'aimait que l'argent au monde.

« Viens avec moi, dit-il à Bouton-d'Or, je te donnerai une écuelle de soupe et une botte de paille dans la grange pour te faire un lit. Et puis, si tu veux travailler, je t'emploierai comme domestique jusqu'à ce que tu aies trouvé mieux. »

Le pauvre petit était si accablé de chagrin qu'il savait à peine ce qu'il faisait; il accepta l'offre du paysan, qui le prit en croupe sur son âne.

Ils arrivèrent bientôt devant une maisonnette de chétive apparence, sur la porte de laquelle se tenait une grosse femme revêche et un affreux marmot aux cheveux roux.

« Quel embarras nous apportes-tu donc là? demanda la femme à son mari en apercevant Bouton-d'Or.

— Tais-toi, la Rousse, répondit le mari à voix basse; il est cousu de diamants comme un prince.»

Et en deux mots, il lui raconta ce qu'il savait de Bouton-d'Or.

« Entre, mon gars, dit la femme d'un ton adouci. Qu'il tombe du ciel ou de l'enfer, l'argent est toujours bon à prendre. »

Elle le fit souper avec ses enfants et son mari, puis le conduisit dans l'étable, où, las de pleurer, il s'endormit.

Le lendemain matin, il trouva près de lui, à la place de ses beaux habits, une méchante souquenille de toile bise, si sale, qu'il ne voulait point la mettre; mais, en ce moment, la Rousse entra, un morceau de pain noir à la main.

« Point levé encore, paresseux ! cria-t-elle. Allons ! allons ! debout ! »

Bouton-d'Or se hasarda, timidement, à demander ses habits.

« Des habits de velours pour aller pêcher du goémon ? dit-elle en haussant les épaules. Ils sont serrés dans mon coffre, tes habits. Ceux-ci ne te semblent-ils pas assez bons pour toi ? »

Elle lui jeta le morceau de pain noir, et Bouton-d'Or sortit de l'étable, affublé de sa souquenille, si honteux de la mine qu'il devait faire, qu'il n'osait plus lever les yeux.

Le paysan, qui s'appelait Pouldu, et son fils qu'on nommait Rousset, l'emmenèrent alors au bord de la mer.

« Écoute bien, dit Pouldu en lui mettant un long râteau entre les mains, tu es ici pour pêcher du goémon. Le goémon, c'est cette plante marine que le flux des vagues apporte sur la plage. Il faut le saisir avec ton râteau et le mettre en tas à distance, afin que la vague, en se retirant, n'ait point le temps de l'emporter. Cette herbe-là nous sert à engraisser nos terres. Allons, vite à l'ouvrage ! »

Le râteau était trop lourd pour les petites mains frères de Bouton-d'Or, et, malgré sa bonne volonté, il ne parvenait pas à le manier.

Pouldu et son fils se moquaient de lui à cœur-joie.

« Voyez-vous ce beau filleul des fées qui ne sait seulement pas râtisser du goémon. »

« Appelle donc ta marraine à ton secours, s'écriait Rousset. »

Et Bouton-d'Or, humilié, au désespoir de se sentir si faible, rentra le soir sans avoir ramassé plus d'un petit panier de goémon, ce qui fit que la Rousse ne lui donna point à souper.

C'était une méchante créature. Bouton-d'Or s'en aperçut bientôt; elle le traitait avec une dureté et une insolence telles, qu'il se demanda souvent s'il ne se sauverait pas de cette maison inhospitalière, où on lui faisait payer si cher le peu de pain qu'il mangeait. Mais où serait-il allé ? Il ne connaissait rien de la vie de ce monde, et s'imaginait trouver partout les mêmes mauvais traitements.

Il se laissa donc accabler de travail par le père Pouldu, et battre par le méchant Rousset, qui était jaloux de sa jolie figure.

« Mon ingratitude envers ma marraine et ma trahison envers Blanche-Fleur n'ont-elles pas mérité tout cela ? » se disait-il.

Mais il y avait certaines besognes que, malgré sa bonne volonté, il ne pouvait parvenir à faire. Par exemple, il retourna un mois durant à la pêche du goémon, sans mieux réussir que la première fois.

Il savait bien traire les vaches, balayer la maison, mener aux champs les moutons et les porcs, mais soulever ce lourd râteau lui était impossible.

Un jour qu'il faisait pour cela d'inutiles efforts, il aperçut dans la trainée lumineuse que le soleil projetait sur une vague, le coquillage rose qui servait à Mab pour se promener sur l'eau.

Il tressaillit ! Pouldu ne l'avait pas accompagné ce jour-là. Rousset profitait de l'absence de son père pour jouer au loin dans le sable. Bouton-d'Or était donc seul. Il tendit les bras vers la petite barque dont le mât de corail étincelait à deux pas de lui. Mab semblait fort occupée à diriger elle-même le gouvernail, mais en réalité elle avait vu son filleul. Le spectacle de ses hillons et du rude labeur auquel il était condamné lui faisait grande pitié; en même temps, elle ne pouvait lui pardonner le crime dont il s'était rendu coupable à l'égard de sa chère Blanche-Fleur. Aussi feignit-elle de ne point remarquer sa posture suppliante; seulement, comme elle était parfaitement bonne, et que n'ayant jamais bu de vin d'oubli pour sa part, elle avait présent à la pensée le serment fait à Yvette de protéger son fils, elle envoya un de ses Elfes vers Bouton-d'Or.

Une petite voix douce et familière vint donc dire tout bas à l'enfant :

« Le matin, avant de commencer ta tâche, va là-bas dans cette caverne; tu y trouveras un râteau dont tu te serviras à la place de celui de Pouldu, et que tu reporteras à la même place, le soir, avant de rentrer au logis. »

Plein d'espoir, Bouton-d'Or courut à l'endroit qu'on lui indiquait. Le râteau était là; un petit râteau de fer à manche de bois, assez semblable à ceux que fabriquent les hommes, mais il s'aperçut bientôt qu'il avait des propriétés magiques, car à peine eut-il essayé de s'en servir, que le râteau se mit à agir tout seul, et entassa sur la plage des monceaux de goémon.

Lorsque Rousset vint le rejoindre en s'apprêtant à le railler de son incapacité et de sa paresse, ce méchant garçon ne put retenir un cri d'étonnement; il fallut envoyer une charrette pour transporter cette récolte d'une seule journée. Bouton-d'Or reçut force compliments et une belle galette de maïs. Depuis ce jour, il émerveilla ses maîtres par son activité; jamais Pouldu n'avait

rencontré un ouvrier semblable, il ne trouvait pas prétexte pour lui adresser un mot de reproche.

La Rousse s'était aussi un peu calmée et, quoi qu'il fit froid dans l'étable mal close, que la nourriture qu'on lui donnait ne fût pas suffisante pour le soutenir, Bouton-d'Or reprenait courage et commençait à se trouver moins malheureux. Rousset seul redoublait de méchanceté à son égard, mais comme ce petit monstre était fort chétif et toujours malade, il avait pitié de lui et se résignait à être son souffre-douleur sans jamais user de représailles.

Depuis longtemps Rousset se demandait par quel prodige Bouton-d'Or réussissait à recueillir autant de goémon en si peu de temps et il épiait tous ses pas pour arriver à découvrir son secret. Il ne lui fut pas difficile de le voir entrer dans la caverne et s'armer du râteau qui apparaissait dès qu'il avait invoqué Mab à haute voix.

Le lendemain du jour où Rousset fit cette découverte, il devança Bouton-d'Or, se glissa lui-même sous le rocher et prononça le nom de Mab, bien décidé à s'emparer du râteau magique et à ne le rendre jamais. Mais il avait compté sans la ruse des Elfes bien supérieure à la sienne !

Le râteau apparut en effet pour tomber sur les épaules de Rousset et le rouer de coups si violents qu'il roula par terre évanoui. Lorsque Bouton-d'Or arriva selon son habitude, il le trouva baigné dans son sang et couvert de contusions ; il fallut beaucoup de temps pour le ranimer et on vit bien qu'il resterait toujours boiteux des suites de cette volée de coups de bâton.

Interrogé par ses parents, dès qu'il eut repris connaissance, Rousset raconta son aventure. Au lieu de gronder son fils d'avoir eu l'idée d'un vol, la Rousse se mit à jeter les hauts cris contre Bouton-d'Or :

« Vois-tu, dit-elle à son mari, je te l'avais bien dit ; c'est un sorcier, un démon, il a commerce avec les mauvais esprits, il attire le malheur sur notre maison. Chassons-le vite.

— Bah ! répondit Pouldu, démon ou sorcier, il me fait gagner gros par son travail et je le garderai quand même. A propos, femme, ajouta-t-il, j'ai rendez-vous aujourd'hui avec un marchand de la ville pour lui porter les diamants de ce petit. D'après ce que je lui ai dit, il m'en a promis dix mille écus ; ce sera une belle dot pour Rousset et qui le dédommagera de sa jambe cassée.

— Dix mille écus ! » répéta la Rousse dont les yeux s'allumèrent ; elle courut à son coffre et en retira le sac où étaient enfermés les diamants de Bouton-d'Or, mais quelle fut sa stupéfaction de n'y trouver que des cailloux. Elle et son mari commencèrent aussitôt à se lamenter.

« C'est bien décidément un démon, criaient-ils ; et ce que nous avons de mieux à faire, c'est de le jeter à la mer. »

Bouton-d'Or, qui rentrait, entendit ces mots

derrière la porte. Par bonheur, il comprit qu'il s'agissait de lui, et se sauva tout épouvanté. Pour la seconde fois il se trouvait sans asile et sans pain.

« Que devenir ? » pensa-t-il.

Comme il se demandait cela, il aperçut deux vers luisants, cheminant sur la mousse, au pied d'un genêt ; c'était la reine Mab qui se rendait au bal des Elfes.

« Bonsoir, Bouton-d'Or, » lui dit la fée.

Il courut à elle et couvrit d'un seul baiser la coquille de noisette qui formait le char, les vers luisants et le moucheron déguisé en cocher.

« Pardonnez-moi ! dit-il avec un accent de prière dont Mab fut touchée.

— Oui, dit-elle, je te pardonnerai si tu t'en rends digne, si tu es décidé à tout pour réparer tes torts.

— Ordonnez, ma chère marraine !

— Je suis en retard pour le bal, continua-t-elle, et ne puis te parler longtemps. Mais voilà ce qu'il suffit que tu saches. Par ta faute, Blanche-Fleur est au pouvoir du roi des Korigans ; elle y restera dix ans à moins que, d'ici là, tu ne trouves moyen de me rapporter l'opale que tu as arrachée de ses ailes et à laquelle est attachée sa puissance. Or, cette opale a été confiée par notre ennemi aux gnomes gardiens du trésor des fées. Ces gnomes sont des nains trapus à tête monstrueuse qui habitent les entrailles de la terre. Avant d'arriver jusqu'à eux, il te faudra marcher longtemps, traverser de grands lacs au bord desquels croissent des roseaux qui se tordent et sifflent comme des coulevres, braver d'énormes grenouilles qui rôdent incessamment autour du trésor. Mais si tu suis mes conseils, tu arriveras sans accident jusqu'au palais souterrain des gnomes. A mon seul nom, ils te rendront le talisman.

— Qui me conduira, ma reine ? » demanda Bouton-d'Or un peu tremblant.

Sur un arbre rabougri qui croissait dans la lande, il entendit un cri d'oiseau :

« Coucou ! Coucou !

— Voilà ton guide, dit la fée. Ce coucou voltigera devant toi en t'appelant toujours jusqu'à ce que tu sois arrivé au terme de ton voyage. Garde-toi bien de t'éloigner de lui, et rappelle-toi que, l'opale une fois conquise, tu rentreras dans mon royaume en même temps que Blanche-Fleur.

— Coucou ! Coucou ! criait l'oiseau.

— Ne le fais pas attendre, » dit Mab.

Bouton-d'Or s'élança avec ardeur sur le chemin que lui indiquait son guide. Mais il ne se doutait pas des difficultés du voyage auquel on le condamnait. A peine eut-il commencé à s'en rendre compte, qu'il se découragea.

Durant son séjour chez Pouldu, il s'était corrigé de sa paresse et même un peu de son penchant à la curiosité, mais il lui restait un grand défaut que nous avons peut-être oublié de signaler en lui : l'impatience.

Il était incapable de persévérance en rien. Au bout d'une semaine, Bouton-d'Or était las de marcher tout le jour, de coucher à la belle étoile, de se nourrir de racines et de fruits sauvages, surtout de ne pouvoir échanger un mot avec personne ; car dès qu'il demandait à son compagnon de voyage s'ils seraient bientôt arrivés ou toute autre chose du même genre :

« Coucou ! » répliquait l'oiseau, et il était impossible d'en obtenir une autre réponse.

Bouton-d'Or ne rencontrant aucune des grottes souterraines dont avait parlé la fée et ne pouvant croire que l'empire des gnomes fût au sein de cette lande déserte qui s'étendait autour de lui à perte de vue, se prit à murmurer, à douter de la parole de Mab, à se plaindre de son guide, qui, sans paraître l'entendre, lui criait d'un ton moqueur :

« Coucou ! »

En volant toujours devant lui.

Un soir, sur le bord d'une mare, il vit tout à coup se dresser un joli petit génie, la tête surmontée d'une aigrette de flamme. S'il avait eu plus de mémoire, il eût reconnu en lui un feu follet ou farfadet de la suite du Nain-Jaune, et il se serait rappelé que ces esprits malfaisants ont pour métier d'égarer les voyageurs ; mais il ne réfléchit à rien de tout cela, et avec un gros soupir :

« Dites-moi, s'écria-t-il, si je suis loin encore de l'empire des gnomes ? »

— J'y vais de ce pas, répondit le follet. Si tu veux, je vais t'y conduire.

— Non pas, j'ai un guide, le coucou que vous entendez chanter là-bas.

— Mais tu as un guide imbécile, mon enfant, il t'appelle dans la direction opposée à celle où se trouve le pays que tu cherches. Prête l'oreille, n'entends-tu pas, du côté de ces roches, là-bas, un bruit de marteaux ; ce sont les gnomes qui travaillent à forger des couronnes pour les fées leurs maîtresses.

— Ce bruit, dont vous parlez, vient du côté gauche de la lande, objecta Bouton-d'Or, et mon oiseau m'appelle à droite.

— Suis-le, si bon te semble, mais il ne sait ce qu'il dit. Tu n'arriveras jamais. Bonsoir ! »

Et le farfadet s'enfuit au milieu des marécages.

Longtemps Bouton-d'Or demeura hésitant entre le chemin de droite et le chemin de gauche ; d'un côté, il entendait la voix du coucou ; de l'autre, il voyait sautiller la petite aigrette de flammes bleues et rouges.

« Le fait est qu'on entend à gauche un bruit de marteaux, se dit-il ; qui sait si Mab n'a pas voulu

me tromper de façon à prolonger mon épreuve ? Elle sera bien surprise si j'arrive à délivrer Blanche-Fleur par un autre moyen que celui qu'elle m'indique. »

Et ce pauvre fou, qui se mêlait toujours de raisonner mal à propos, se jeta dans le chemin de gauche, sur les pas du farfadet, tandis que le coucou s'égosillait dans le chemin de droite. Il courut toute la nuit après cette flamme qui bondissait devant lui, enfonçant à chaque instant dans les terrains humides, tombant dans des fossés remplis d'eau dont il se tirait à grand-peine. Le malin follet semblait prendre à tâche de le mettre dans l'embarras.

Plusieurs fois Bouton-d'Or se repentit de l'avoir suivi et voulut essayer de retrouver le coucou, mais aucun chant n'arrivait plus jusqu'à lui, et il eût fallu être bien habile pour revenir sur ses pas dans l'obscurité.

Tout à coup le feu follet s'éteignit, et à la clarté de la lune, Bouton-d'Or aperçut une de ces grosses pierres branlantes, communes en Bretagne, qui tournait sur elle-même en grincant. C'était là ce qu'il avait pris pour un bruit de marteaux. Audessus se dessinait un cercle argenté, formé par des myriades de petits génies qui dansaient en rond. Lentement, ils descendirent de son côté, et, à leurs ailes veloutées, il reconnut aussitôt les Korigans. C'en était fait ; il se sentit perdu. Déjà les méchants esprits tournaient autour de lui avec la rapidité d'un tourbillon.

En vain il résista, il leur demanda grâce : ils l'enlachaient, le faisant danser sans trêve ni merci. Peu à peu le vertige le prit, le souffle lui manqua... et les Korigans dansaient encore !...

Ce fut Pouldu qui, passant par là avec sa femme, pour aller au marché, trouva près du dolmen, sur le bord d'un ruisseau, le corps inanimé du pauvre Bouton-d'Or. Il était couvert de gouttelettes d'eau, que Pouldu et la Rousse prirent pour des gouttes de sueur ou de rosée, mais qui n'étaient autres que les larmes de la reine des Elfes, inconsolable de la mort de son favori. Pénétré de remords involontaires, le paysan descendit de son âne et creusa une tombe à Bouton-d'Or. Cette tombe est cachée maintenant sous les genêts, mais chaque nuit Mab y descend, et l'on dit qu'au bout de dix années, lorsque Blanche-Fleur sera redevenue libre, elle obtiendra du roi des génies la permission de ressusciter son filleul, pour l'emmener de nouveau dans le pays des Elfes.

En attendant, elle se berce tristement sur les fleurs de genêts, en chantant les chansons qu'il aimait.

T. B.



LÉGENDE

En ce temps-là, Jésus avec Pierre, errait
Sur la rive du lac, près de Génésareth,
A l'heure où le brillant soleil de midi plane,
Quand ils virent, devant une pauvre cabane,
La veuve d'un pêcheur, en long voile de deuil,
Qui s'était tristement assise sur le seuil,
Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille,
Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.
Non loin d'elle, cachés par des figuiers touffus,
Le Maître et son ami voyaient sans être vus.
Soudain, un de ces vieux dont le tombeau s'apprête,
Un mendiant, portant un vase sur la tête,
Vint à passer, et dit à celle qui filait :

« Femme, je dois porter ce vase plein de lait,
Chez un homme logé dans le prochain village.
Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge ;
Les maisons sont encore à plus de mille pas,
Et je sens bien que, seul, je n'accomplirai pas
Ce travail, que l'on doit me payer une obole. »
La femme se leva sans dire une parole,
Laissa, sans hésiter, sa quenouille de lin
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,
Prit le vase, et s'en fut avec le misérable.

Et Pierre dit : « Il faut se montrer secourable,
Maître ; mais cette femme a bien peu de raison
D'abandonner ainsi son fils et sa maison,
Pour le premier venu qui s'en va sur la route.
A ce vieux mendiant, non loin d'ici sans doute,
Quelque passant eût pris son vase et l'eût porté. »

Mais Jésus répondit à Pierre : « En vérité,
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon Père
Veille sur sa demeure, et veut qu'elle prospère.
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir. »
Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte.
De ses divines mains, pendant une minute,
Il fila la quenouille et berça le petit.
Puis, se levant, il fit signe à Pierre et partit.
Et quand elle revint à son logis, la veuve,
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva, — sans deviner jamais par quel ami,
Sa quenouille filée et son fils endormi.

F. COPPÉE.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

CHARLOTTE RUSSE (*entremets sucré*)

Faites fondre du beurre sur un feu doux. En arroser le dedans d'un moule ou d'une casserole en fer émaillé. — Prendre des biscuits à la cuillère, les ranger très-serrés tout autour du moule. Verser dans l'espace resté libre de la marmelade de pommes, de manière à la remplir à peu près. Avec le manche d'une cuiller de bois écarter un peu la marmelade au milieu du moule, et introduire dans ce vide de la gelée de groseilles.

Mettre le moule ainsi préparé au four doux ou sur le feu recouvert d'un four de campagne. Laisser chauffer quelques minutes. Retirer du feu. Recouvrir le moule avec un plat d'entremets; renverser alors le moule sans dessus dessous pour dresser la charlotte sur le plat; enlever le moule. — Laisser refroidir pour servir.

ORANGES GLACÉES (*dessert*)

Prenez de belles oranges et retirez-en tout le cotonneux de dessus. Séparez en quartiers en prenant soin de ne pas crever la peau. Passez une aiguille effilée au centre solide du quartier, et nouez le fil en anneau pour le suspendre à un crochet de fil de fer. Suspendre ainsi chaque quartier, les fils de fer suspendus à une ficelle tendue d'un mur à l'autre. — Faire cuire du sucre dans la poêle jusqu'à ce qu'il devienne d'un beau blond. Avoir soin que le sucre ne soit pas trop cuit, ce qui nuirait à l'opération.

Prendre alors chaque quartier par le haut du crochet et le tremper dans le sucre bouillant. Retirer de suite et suspendre le crochet à une ficelle bien tendue d'un mur à l'autre; recommencer de même pour chaque quartier d'orange à glacer.

REVUE MUSICALE

LES AMANTS DE VÉRONE

Opéra en 5 actes, musique de M. le marquis d'Ivry.

Il y a un peu plus de vingt ans, un jeune homme élégant, aux manières distinguées, à la parole timide et douce, se présentait chez le directeur du Théâtre-Lyrique, M. Jules Seveste. Il avait sous le bras une partition manuscrite, et avait eu la bonne fortune d'obtenir une audition de ce potentat de la coulisse, pour un opéra en un acte.

Bientôt après, on introduisit deux personnes : l'une, un baryton que l'on salua du nom de Riber; l'autre, une jeune élève du Conservatoire, mademoiselle ***, soprano, aspirant aux gloires futures de la scène.

Le jeune maestro, plein d'émotion, nous en sommes certain, se mit en devoir de distribuer les rôles à chacun de ses interprètes; puis, se chargeant de celui du ténor, il s'assit au piano pour y remplir l'office d'accompagnateur.

Nous avons oublié le titre et la donnée de cet acte, mais il nous est resté le souvenir d'une musique fine, mélodique, gracieuse et qui parfois ne manquait pas de largeur. Si l'orchestration

accusait de l'inexpérience, en revanche il s'y trouvait deux airs d'une bonne facture et bon nombre de couplets charmants.

Il est supposable que les exécutants firent de leur mieux. Mais, en vérité, quel succès pouvait sortir d'une audition rendue dans de telles conditions? Aucune répétition préalable, aucun jury compétent. Le directeur, seul, en juge suprême, devait rendre son arrêt, n'ayant pas daigné s'adjoindre ni le moindre musicien, ni le plus humble compositeur.

Cependant, vers cette époque, Adolphe Adam, Félicien David et bien d'autres encore écrivaient pour ce théâtre, et rien ne prouve qu'appelés à donner leur appréciation sur l'acte de début du jeune compositeur, ils n'eussent pu lui être favorables, et avoir une immense influence sur sa carrière artistique.

Au lieu de cela, l'examen du directeur conclut à un refus.

Il fallait à M. J. Seveste, pour relever la fortune de son théâtre, des opéras tels que *la Perle du Brésil*, ou *Si j'étais roi*; et bien que celui-ci eût été créé pour donner l'essor aux jeunes composi-

teurs débutants, jamais scène lyrique n'en vit autant d'éconduits.

Aussi, dès que l'exécution de l'acte fut terminée, et que compositeur et artistes se furent retirés, ne tardèrent-ils pas à connaître la fatale sentence.

Au bout de quelques jours, les interprètes du jeune maître, qui, quoique refusé, n'en resta pas moins grand seigneur, regurent-ils, avec un véritable cadeau de gentilhomme, quelques lignes gracieuses qui leur apprenaient que leurs communs efforts n'avaient pas été couronnés par le succès. Ces lignes étaient signées :

Le marquis d'Ivry.

La partition des *Amants de Vérone* est aussi un début, mais ce coup d'essai est presque un coup de maître.

Il ne nous appartient pas de sonder ici les causes qui se sont opposées jusqu'à ce jour à l'éclosion de cette gloire naissante. Il ne nous plaît pas davantage d'avancer, comme l'ont fait certains critiques, que M. le marquis d'Ivry était tellement amoureux de son œuvre, que pendant vingt ans, vivant des espérances comme des déceptions de son Roméo et de sa Juliette, il avait brisé sa plume et suspendu sa lyre sans se passionner pour aucun autre sujet.

Nous pensons, au contraire, que l'auteur des *Amants de Vérone* tient en réserve, soit achevées, soit ébauchées seulement, bon nombre de partitions qui entreront en scène plus facilement, à présent que leur sœur aînée leur a ouvert le chemin du succès, succès si longuement attendu.

Nous voudrions que le temps et l'espace nous permissent d'analyser dans tous leurs détails les charmantes pages de ce nouvel ouvrage. Mais encore hésiterions-nous, après une seule audition, à formuler notre humble opinion sans faire beaucoup de réserves.

Ce que nous pouvons affirmer avec certitude, c'est que le public, vivement intéressé et impressionné par cette musique à la fois vraie, tendre et passionnée, a prouvé qu'il en appréciait tout le charme, en acclamant l'œuvre comme l'auteur, avec de sympathiques et chaleureux applaudissements.

Dans le premier acte, si notre mémoire est

fidèle, il faut citer deux chœurs d'un bon effet : l'entrée de *Juliette*, qui est des mieux réussies, et deux airs de danse d'une charmante facture.

Le duo du balcon, page de maître traitée avec une incontestable supériorité, la cavatine du moine *Lorenzo*, une belle phrase de *Roméo*, et l'ensemble de la *Bénédiction nuptiale*, font du deuxième acte l'un des plus remarquables de la partition.

Dans le troisième acte, nous avons remarqué surtout la romance de *Roméo*, morceau plein de grâce mystérieuse, et la scène du duel, scène palpitante, énergique, traitée par le musicien en maître consommé.

Le duo du quatrième acte, et surtout la chanson de la nourrice, pièce fine, spirituelle et déliée, ont été vivement applaudis.

Tout le cinquième acte, l'un des plus admirés, d'ailleurs, est écrit avec un sentiment et un pathétique d'une grande justesse, et il est impossible d'en contester la valeur. L'inspiration se soutient jusqu'à la fin dans les régions élevées de ce drame touchant, et l'on ne peut assister à ces dernières scènes sans sentir courir autour de soi ce souffle puissant, qui révèle dans une première œuvre la véritable entente du théâtre et une vocation infailliblement lyrique.

Disons, en terminant, que l'orchestration de M. le marquis d'Ivry foisonne en détails charmants, en épisodes souvent ingénieux, et que, si parfois, comme on l'a écrit déjà, « on y sent une main inexpérimentée » il faut se dire que de moins novices que lui n'ont pas, sans coup férir, traversé d'un vol plus sûr les cinq actes d'un grand opéra. L'exécution a été d'une perfection complète : mademoiselle Heilbron et M. Capoul se sont surpassés.

MARIE LASSAVEUR.

ERRATUM. — De nouvelles erreurs d'impression se sont produites dans notre *Revue musicale* de novembre; on voudra bien les rectifier ainsi :

Page 304, quatrième ligne, il faut lire : *Le Pa-lestrina* russe, au lieu de *la* Palestrina.

Même page, avant-dernière ligne, au lieu : des deux principales qualités de l'exécutant, lisez : de l'exécutant.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Tu parles d'or, ma petite Jeanne, et je t'écoute toujours de toutes mes oreilles; aussi me suis-je empressée de tenir grand compte de tes paroles,

et ta dernière lettre ne m'a-t-elle point prêché vainement la propagande : les bulletins doubles et triples qui te sont revenus de ma petite villé

et le prouvent assez ! Pour peu que la *traînée de poudre* ait ainsi gagné de proche en proche, l'Administration de notre cher journal se verra en mesure de nous combler de gâteries : elles seront les bienvenues et nous attendons des surprises charmantes... qui ne nous surprendront pas.

Mais admire comme l'exemple porte ses fruits : en me voyant si joyeuse de mes succès prosélytiques (accepte ce mot de ma façon), Louisette est devenue songeuse ; elle a tenu, pendant deux grandes minutes, sa tête bouclée dans ses petites mains, et m'a dit :

« Mère, est-ce que je ne pourrais pas faire aussi un cadeau comme madame R... à mademoiselle B..., et comme vous à madame Gemmor ? »

Je la regardai, attendant le développement de son idée :

« Mais oui, a-t-elle ajouté, vous offrez un abonnement à votre journal... Si, moi, j'écrivais à Chiffonnette d'abonner Mimi Bord, à mes frais, à la *Poupée modèle*.

— A tes frais, ma chérie ? Mais ta bourse est bien plate, ce me semble, et le peu qu'il y reste a reçu d'avance une autre destination.

— Oh ! bah ! pour cette année, Lili se passera d'une perruque neuve et d'un paletot de velours. Et tenez, maman... je crois pour tout de bon que Mimi sera bien plus aise de son journal que Lili ne le serait de sa perruque... il faudrait la lui enfoncer avec des épingles ou la lui attacher à la colle-forte, et ça lui ferait mal... peut-être. »

J'embrassai tendrement Louisette, et Mimi aura son journal *aux frais* de la chère fillette. C'est une satisfaction que je veux lui laisser : rien ne donne de la saveur à un présent, pour celle qui le fait, comme le sacrifice qu'il a coûté. De nos jours, d'ailleurs, les enfants sont trop généralement portés à l'égoïsme pour qu'on ne s'efforce pas de détruire ce mauvais germe, en les poussant à s'oublier parfois eux-mêmes.

Ma fille a donc pris sa plume pour écrire à Chiffonnette ; tout en cherchant des phrases qui ne venaient pas vite, elle la retournait dans ses doigts qu'elle tachait d'encre ; puis ce fut le tour du papier de se couvrir de larges pâtés, et enfin le travail épistolaire sembla tellement ardu et salissant à ma pauvre fille qu'elle se tourna, comme d'habitude, vers son frère pour implorer son aide.

Jacques, immédiatement, comprit ce muet regard, et laissa une absorbante partie de solitaire pour courir vers sa sœur. Penché sur elle, il tient et dirige cette petite main encore inhabile ; et tout aussi confiante que peu appliquée, Louise se laisse conduire en jetant du côté de Baliveau, de Lili, du feu ou de la fenêtre, des regards distraits qui ont glissé sur son papier sans s'y arrêter.

Ce groupe est délicieux : mon fils, c'est la force patiente, la supériorité généreuse et tendre ; ma fille, c'est la grâce heureuse qui se sent bien sûre

d'un cher appui et qui en use sans arrière-pensée... Mais n'en usera-t-elle pas trop un jour ? Habitée à recevoir toujours, songera-t-elle qu'il lui faut rendre aussi ? N'endormira-t-elle pas son cœur dans cette douce quiétude de l'obligé qui trouve tout naturel de l'être ? Et n'acceptera-t-elle pas l'immolation comme une redevance ?... Folle que je suis ! Quelques légers détails ont éveillé chez moi cette crainte, quand Louise marchait à peine... Mais la bonne pensée d'aujourd'hui, mais le sacrifice volontaire et spontané que s'impose l'enfant devraient me rassurer... Elle sera bonne, ma fille, bonne et dévouée comme son frère ! Je les verrai commencer la vie doucement, appuyés l'un sur l'autre ; ils y marcheront d'abord dans des sentiers fleuris, sous la protection paternelle, dans la chaude atmosphère de la tendresse maternelle... puis les premières difficultés de la vie surgiront devant eux, les tâches s'imposeront, les devoirs commanderont impérieusement... et ils s'aideront à surmonter ces difficultés, à poursuivre ces tâches, à remplir ces devoirs... Plus tard, le soleil se voilera, les vides se feront, les illusions, les tendresses, les bonheurs s'effeuilleront autour d'eux, l'hiver de la vie les enveloppera, priant sur des tombes... Ah ! bien, ce ne sera pas tout à fait l'hiver, ce ne sera pas le vider complet, ce ne sera pas la désespérance, tout le temps que le saint amour fraternel les unira, tout le temps qu'ils pourront pleurer ensemble la mère et le père absents, tout le temps qu'ils se livreront en commun au regret et au souvenir !...

D'autres affections, sans doute, auront fleuri parmi leur mutuelle tendresse, mais sans la troubler ni la diminuer en rien ; elle restera immuable au fond de leurs cœurs fidèles... elle y aura parlé la première ; elle y survivra confiante à toutes les joies comme à toutes les douleurs, car le partage du cœur n'en appauvrit pas le trésor : les affections légitimes y palpitent parallèles, sans empiéter l'une sur l'autre...

Tandis que la contemplation de mes enfants m'emportait loin dans l'avenir, les lignes tortueuses se succédaient sur le papier, de nouveaux pâtés émaillaient la feuille blanche, malgré l'intervention de Jacques ; et la missive se terminait.

« Chiffonnette sera bien contente de voir mon écriture ! s'écrie ma fille en troublant d'un saut joyeux le sommeil de Baliveau.

— Ton écriture, ma mignonne ? Est-ce bien ton écriture ?

— Ah ! c'est vrai, petite maman ; c'est aussi un peu l'écriture de Jacques. Je n'y pensais plus. »

Elle n'y pensait plus !... Ainsi Jacques avait renoncé à son jeu favori, il s'était imposé une corvée, rendue plus ennuyeuse par l'inattentive pétulance de sa petite sœur, et l'enfant « n'y pensait plus ! »

Mes appréhensions n'étaient donc pas tout

fait vaines. Le cœur capable d'un généreux mouvement à ses heures peut donc, en réalité, s'endormir dans une égoïste ingratitude?...

Oh! ma Louise, je n'y laisserai pas sommeiller le tien! Ils se trompent, ceux qui prétendent que l'on naît avec le cœur bon ou le cœur mauvais; c'est vrai peut-être pour quelques-uns, mais pour combien d'autres le cœur n'est-il pas cette cire molle que les doigts maternels pétrissent à leur gré, le déformant par de stupides faiblesses, l'embellissant par une intelligente culture.

Oui vraiment, le cœur a besoin d'être cultivé, cultivé comme une plante précieuse... qu'il est.

Je voulais réchauffer cette chère plante à mon haleine; je pris l'enfant sur mes genoux; je lui parlai tout bas en la berçant dans mes bras, et ses regards errants se fixèrent bientôt sur les miens; elle me prêta toute l'attention de ce petit cœur, sur lequel je versais la rosée; et le reste du jour, ses naïves attentions pour son frère, son empressément à prévenir ses désirs, m'ont prouvé qu'elle m'a comprise...

Ah! mon rêve se réalisera, n'est-ce pas, mon Dieu?... mes enfants s'aimeront et s'entr'aideront à travers l'épreuve et par delà le bonheur?...

Pardonne-moi, chère amie, de me laisser aller avec toi à mes impressions maternelles. C'est encore un peu d'égoïsme, cela, et je devrais m'en punir. Pour le faire, je n'aurais vraiment qu'à partager les préoccupations pénibles qui t'absorbent en ce moment. Pauvre amie, que je te plains d'avoir à méditer, au profit de tant de milliers de femmes, la grave question des chiffons! Que je compatis à tes insomnies forcées où le chapeau Niniche, la robe princesse, le paletot armure se disputent la préséance. Tu tiens en mains la grâce, l'élégance, la distinction de tant de femmes, que la seule pensée de cette responsabilité me fait frémir, vois-tu!

Heureusement beaucoup d'insurgées qui restent en dehors de cette responsabilité, ne te consultant pas, ne pourront t'accuser de leurs erreurs en fait de toilette. Ces erreurs sont faciles par ce temps de modes diffuses, confuses et fantaisistes. Il faudrait un goût bien exercé, bien sûr pour naviguer sans avaries parmi les innombrables écueils dressés par les couturiers, les couturières et les marchands de modes. Je n'en veux pour preuve que la récente aventure dont ma sérieuse amie madame R. gémit encore :

L'esprit plein de soucis domestiques, partagée entre la composition d'un encaustique pour les parquets et la création d'une sauce tomate au vin de Collioure, en passant devant l'unique marchande de modes que nous possédions, elle y voit entrer une foule recueillie; elle songe alors que mademoiselle Sarit expose ses modes, qu'il lui faut, à elle, un chapeau d'hiver et, tout naturellement, elle suit le monde et pénètre dans « les salons » envahis.

Elle dut attendre son tour assez longtemps

pour que la sauce Collioure et l'encaustique reprissent leurs droits sur son esprit. Elle était de nouveau tout à eux quand mademoiselle Sarit s'étant débarrassée avantageusement de la plupart de « ses modèles », daigna la découvrir dans un coin et déployer son éloquence à son endroit. Cette éloquence éblouit tellement ma pauvre amie que son choix s'en ressentit.

Hier, elle arborait sa nouvelle emplette pour faire quelques visites, quand elle recula devant sa propre image ou plutôt devant l'image de son chapeau renvoyée par une glace. L'objet, de velours ponceau, très-sombre, était constellé d'étoiles d'or brillantes comme autant de soleils; des croissants du même métal retenaient les brides larges et longues; et, disposés en turban, trois galons d'or couronnaient madame R. Comme elle se demandait avec stupeur si cette rutilante chose était bien celle acceptée distraitemment par elle des mains de mademoiselle Sarit, M. R. entra, poussa une exclamation sonore, et s'approchant de sa femme avec un sourire moqueur :

« C'est égal, fit-il en désignant du doigt les trois galons d'or, pour tant d'années de service, le grade est mince. Capitaine à ton âge! c'est humiliant. Il y a eu passe-droit, bien sûr! »

Les ciseaux de ma digne amie ont eu raison des trois galons; si elle retranche les étoiles, les croissants et tout le reste de l'orfèvrerie, le chapeau n'existera plus; il faudra le remplacer; et madame R. est économe!

Mais voyons, Jeanne, sérieusement, ces chapeaux-cuivre, zinc ou fer battu sont-ils des chapeaux pour tout de bon, confectionnés par de vraies ouvrières et vendus par des marchandes qui se respectent? Ne recevons-nous pas ainsi en province les « soldes » en détresse des années précédentes, les plaisanteries démodées de quelque faiseuse en gaieté?

On m'assure que non. Eh bien! alors, *tolle, tolle*, non sur les ouvrières et les marchandes, mais sur nous qui nous laissons défigurer tour à tour par les *coiffages* les plus ridicules et les plus malsains, déformer par des vêtements sans décence, estropier par des chaussures impossibles.

Oh! l'esclavage de la mode! Qu'il est bête, vraiment! et plus que bête : dangereux, ruineux, coupable trop souvent! Ah! l'on veut de nos jours détrôner les puissances? Eh bien! en voilà une que je signale à la vindicte générale. Courons-lui sus; mettons-lui des menottes et un bâillon : emprisonnons-la dans le cercle de la raison, de la convenance, de la modestie; et quand elle y sera maintenue, nous lui permettrons de nous dicter des lois. Mais seulement alors.

C'est la grâce que souhaite pour l'éternité à toutes les abonnées du *Journal des Demoiselles* ta fidèle amie,

FLORENCE.

CHARADE

A l'âge où rêves d'or l'emportent sur prudence,
 Fillette en mon premier croit trouver le bonheur ;
 Mais trop souvent la dure expérience
 Vient démentir un songe si flatteur.
 Mon second est un anonyme
 Accusé d'être médisant :
 Plusieurs déchirent leur victime
 Sous son couvert, impunément.
 N'en craignez rien pourtant. Si votre conscience
 Est mon dernier, elle vous soutiendra.
 Tôt ou tard de la malveillance
 La vérité triomphera.
 A Paris, pour charmer l'enfance,
 Mon tout enfin
 La convie avec insistance
 Chez Guignol ou chez Séraphin.

MOSAÏQUE

On pourrait généralement appliquer aux conversations des gens du monde le proverbe persan : J'entends le bruit de la meule, mais je ne vois pas la farine.

M^{me} Swetchine.

Le vrai bonheur coûte peu ; s'il est cher, il n'est pas d'une bonne espèce.

Chateaubriand.

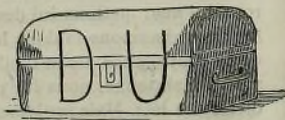
L'éducation se compose de ce qu'il faut dire et de qu'il faut taire, de silence et d'instruction.

Joubert.

Dans les mariages appelés de convenance, le premier malheur des époux est souvent de ne pas se convenir.

M^{me} Swetchine.

RÉBUS



Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

8-4488 PARIS. — MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64